

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 405—SAMEDI, 6 FEVRIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. OLIVIER DUROCHER, LE NOUVEAU MAIRE CANADIEN-FRANÇAIS, D'OTTAWA

Photographie Ashfield—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 FEVRIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par Wilfrid.—En babillant, par Geneviève.—Une bonne nouvelle, par J. G. Boissonneault.—Poésie : Stances, par Albert Ferland.—Les chrysanthèmes (nouvel e couronnée), par Jean Rival.—Fêtes d'Alsace : Les chibés, par J. B. Chatrian.—Notes et faits.—Accroissement prodigieux du c in dans la queue et la crinière d'un cheval (avec gravure).—M. Olivier Durocher, le nouveau maire d'Ottawa, par Ed. Aubé.—Nos gravures, par Jules St-Elme.—In memoriam, par J.-B.-B. Prévost.—Bibliographie.—Nouvelles à la main.—Feuilletons.—Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portrait de M. Olivier Durocher, le nouveau maire canadien-français, d'Ottawa.—Le grand incendie du square Victoria : les ruines.—Portrait de Raoul de Martigny.—L'esclavage au Maroc : un appel aux juges.—En Sibérie : femmes visitant la prison d'Irkou sk.—Beaux-Arts : Réflexions, tableau de Schachinger.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 6 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Chronique... qu'est-ce que la chronique?... Quelqu'un a dit, je crois, que c'est un genre de littérature qui consiste à dire tout ce qu'on pense sans titre ni préambule. Ce n'est pas assez général. Moi, je dirais que c'est un coin de Fanchette ou l'on dépose en passant, sans aucun ordre, tout ce qu'on trouve sous la main, que les autres n'ont pas voulu ou n'ont pas eu occasion de déranger. Ma définition n'est probablement pas meilleure, qu'importe ! Le plus haut degré que puisse atteindre ce genre, c'est de résumer ce que tout le monde sait.

Ecrire une chronique, c'est prendre la plume, un soir, et dire tout ce qui passe par la tête : genre

favori des inconstants, genre aimé de bien des jeunes, par conséquent.

J'en ai connu un qui aimait bien cela, la chronique : pour lui, c'était toute la littérature. Il adorait Boies. Il doit en avoir offert à quelque rédacteur de journaux. Je n'en ai pas vu encore des siennes ? en a-t-il vu, lui ? En verra-t-il ?... En passant, je puis bien me demander si j'en verrai des miennes. Je parais le supposer, du moins.

Mais voyons, je n'ai pas écrit *chronique* pour rien : il faut que je dise quelque chose. De quoi parler ?... Pour commencer... quelque chose que tout le monde aime, quelque chose de doux... les arts, par exemple... disons, la musique... Ah oui !... Il y a eu un, deux même, oui, deux concerts à Rimouski, il y a quelque temps... Les célèbres artistes du Texas, M. et Mme Babel ont donné deux soirées au Saint-Lawrence Hall. Après annonce à la cathédrale, dans les intérêts des membres souffrants de N S, toute la ville fut inondée de circulaires colorées. En grosses lettres on y lisait des *marvellous, prodigious, astonishing, wonderful, extraordinary* et tous les autres grands mots familiers à nos emphatiques voisins, les bons yankees. *Come and see ! come and hear !* chose surtout digne d'admiration, l'artiste possède un *golden cornet* de la valeur de trois... mille... trois cents dollars : *come every body !* M. et Mme Babel en effet sont des artistes émérites : aussi ont-ils été fortement applaudis par leurs auditeurs... Mais les auditeurs, il était facile de les compter, paraît-il : ne débourse pas qui veut, vingt-cinq centins pour un amusement. *Cependant*, après la première soirée, paraît-il, (je puis me tromper, la nouvelle me vient de vingt lieues : il peut se faire que le résultat n'ait pas été aussi considérable) les artistes ont ajouté à leur trésor la somme rondelette de, non pas cinq cents piastres, mais bel et bien cent cinquante piastres ! Et à la fin de la deuxième soirée, ils recueillirent les applaudissements des propriétaires et de tous les hôtes du St-Lawrence Hall. Le profit de cette seconde soirée est évalué, par les connaisseurs, à deux piastres et cinquante centins.

Nos *forfamed* artistes ont quitté Rimouski enchantés de l'accueil bienveillant et bienfaisant surtout qu'ils y ont reçu, et emportant sans doute avec un bon souvenir leurs sept piastres et cinquante centins.

Ami des arts, le public de Rimouski, n'est ce pas ?... Je suis heureux d'en faire cette mention honorable.

* *

A propos de grands mots, à propos de mots en général, j'aime bien le langage de nos *habitants*. Ces bonnes gens n'ont pas étudié comme nous la croûte du grec : parlez leur d'étymologie, ils vous diront que vous dites un grand mot ou que vous parlez en *tarmes*. Eux parlent comme ils pensent ; ils désignent les choses par des mots figurés, tels qu'on les trouve à l'origine d'une langue, tels qu'on peut les remarquer en particulier dans les langues sauvages.

Ils ne remontent pas ordinairement à la cause pour donner un nom ; ils parlent presque toujours des effets : c'est pourquoi souvent un langage baroque est très intelligible, un seul mot met les choses sous les yeux : l'apparence extérieure, l'usage, tout y est. Ces mots n'ont qu'un défaut : celui de n'être pas scientifiques. Un grand nombre de ces mots nouveaux auront leur tour.

Les langues changent comme les peuples, elles changent surtout avec les idées ; il est nombre de mots employés par le peuple, que beaucoup ne voudraient pas dire, encore moins écrire, et qui figureront plus tard dans nos journaux (à cela rien de surprenant), dans nos revues même et dans les livres.

Combien de mots qu'on n'écrivait pas il y a quelques années et qui aujourd'hui passent partout sans être soulignés même. Espérons que la postérité adoptera et conservera un bon nombre des expressions inventées par notre peuple. Je ne vois pas l'opportunité d'attendre, pour se servir d'un mot ou d'une locution, que ce mot ou cette locution soient inscrits au dictionnaire de l'Académie. Si le mot est bon, pourquoi ne pas s'en servir, et

s'il est nécessaire pour rendre une idée, pourquoi ne pas la populariser : c'est le seul moyen de le faire inscrire parmi les classiques. Certains de nos philosophes ont péché sous ce rapport : des expressions raisonnables et même nécessaires ont été impitoyablement rognées.

Mais d'un autre côté j'en veux et j'en voudrai toujours à ceux qui, les premiers, ont commencé cette pratique de mal prononcer des mots bien faciles à prononcer correctement, même sans passer pour parler dans les termes.

Probablement que le reproche s'adresse pour une bonne proportion à nos ancêtres, les Français de France ; mais si je ne me trompe, c'est dû pour la plus grande partie à nos premiers colons. J'ai cru remarquer la même tendance parmi les colons de nos jours : ils changent leurs habitudes et leur langage pour en prendre d'autres.

C'est regrettable, car il est bien difficile, il serait presque impossible de détruire ces habitudes de prononciation : le respect humain se mêle partout. Pourquoi, je le demande, avoir défiguré de beaux mots pour y substituer des patois ? Qu'y a-t-il de difficile à prononcer dans le mot *bien*, par exemple ? Pourquoi le prononcer comme si c'était *bain* ou encore *ban* ? Autant vaudrait ne plus dire *mieux* mais *meux* ? Pourquoi encore dans certains mots en *oir* prononcer comme si c'était *oué* ?

* *

Je vois des Montréalais et des Montréalaises (qu'ils me pardonnent si je ne dis pas *Montréalistes*), s'apercevant que je suis un Québécois, dire : oui, ces pauvres Québécois, ils en ont bien des patois. Nous, Montrea... Pardon, pas tout à fait immaculés, messieurs de Montréal.

Bien parler ne consiste pas à se pincer le bec de manière à ne laisser sortir que des sons aigus. Vous dites que nous parlons trop *gras* ; eh bien ! vous, vous parlez trop *maigre* ; et un grand nombre d'entre vous, vous en particulier qui m'avez interrompu, oui, vous parlez avec affectation : chacune de vos phrases semble dire : je ne suis pas un Québécois... Mon Dieu, je vous rends grâce !...

Phari-ien ! examinez-vous donc... Dites moi donc, par exemple, ce que signifie le mot *evou*, que vous avez sans cesse à la bouche au lieu du mot que les Québécois disent *où*, avec les Français ? En vertu de quel principe prononcez-vous *dehoors* au lieu de *dehors*. Mais, il y a longtemps que je veux être renseigné là dessus, que vous a fait le mot *agrès* pour que vous ne puissiez ouvrir la bouche sans le prononcer.

Vous voyez un homme, une femme, un cheval, un chien, une maison, vous voyez quoi que ce soit et vous dites toujours : C'est un bel *agrès*, c'est un dur *agrès*. Croyez moi, c'est on ne peut plus ridicule pour des gens qui fuient un Québécois qui se piquent de purisme. Je ne finirais pas l'énumération. Tenez pour certain, messieurs les puristes *montréalistes*, que votre langage n'est pas moins ridicule que celui des Québécois, et même en bon Québécois je dirai qu'il l'est davantage. Nous avons un avantage sur vous : nous avons moins de prétention ; nous laissons parler les Montréalais comme ils l'entendent, lorsqu'ils viennent chez nous.

* *

Quelqu'un va supposer tout de suite qu'il m'est arrivé quelque mésaventure à Montréal. Du tout. Cependant, je vais vous dire une circonstance où j'ai pu voir quel est l'esprit de certains habitants de la métropole et de ses environs. Car, bien entendu, je ne parle pas en général, ce serait un malheur trop grand s'il n'y avait pas plus de gens intelligents. Sont de la catégorie que j'ai indiquée, tous ceux qui se formaliseront en lisant les quelques lignes qui précèdent.

J'avais affaire à un homme, non pas le maire ni les échevins de Montréal (il m'arrive assez rarement de leur parler), mais non pas non plus le dernier venu. Je ne le nommerai pas ; j'espère qu'il se reconnaîtra sans cela.

Par hasard, je causais avec lui, tout bonnement, comme on parle dans une conversation im-

provisée. J'eus l'occasion de lui dire que j'étais né à Fraserville, que j'étais Québécois par conséquent.

— Vous êtes Québécois, vous ?

— Sans doute : je trouvais cela bien naturel.

— Vous êtes Québécois... et puis vous parlez absolument comme si vous étiez *Montréaliste*...

Y a-t-il longtemps que vous habitez Montréal ?

Il n'était pas digne d'une bonne réponse.

— Je suis Québécois, répliquai-je, Québécois de naissance, mais j'ai passé quinze années déjà à Montréal, où j'ai pu former mon langage et celui de mes enfants...

— Je voyais bien, reprit-il, m'interrompant dans une phrase ambiguë, que vous n'étiez pas Québécois : vous parlez un français tout comme nous autres.

Oui, nous autres ! voilà le mal. Nous autres !

* *

Nous allons avoir des élections. Des élections ! c'est sérieux... Electeurs, gare à vous !... gare aux acheteurs !... je veux dire aux cabaleurs !... Mais ce terrain-là est trop glissant : halte-là !

WILFRID.

EN BABILLANT

L'hiver sera long, disaient les astronomes, dans leur sagesse prophétique.

L'humble calendrier d'un journal quelconque nous en apprend tout autant du carnaval qui s'ouvre joyeux au son argentin des clochettes, à l'animation extraordinaire—fébrile même—dans le monde social où l'on s'amuse.

Le carnaval rappelle la saison des eaux. Non que les brises tièdes caressent doucement le front—ou les grisotes des cheveux—non que le soleil se lève encore tout large, tout rouge à l'horizon ; non, rien de cela.

La nature, drapée de son blanc manteau, semble pâle et souffreteuse ; le gel seulement peut, avec le givre, lui donner un éclat passager.

— Où donc, le rapprochement ? dites vous.

C'est que, jeunes filles, aux leurs féeriques des grandes salles éclairées à giorno, comme aux jours des chauds rayons de soleil, la situation est la même.

Sur les divans, comme sur le vert tapis de mousse, vous êtes entourées de petits cupilons faisant l'école buissonnière, tandis que Minerve dort ou feint de dormir.

Le carnaval, voyez vous, c'est l'été de l'hiver et, comme dans la belle saison, il faut faire provision de philosophie et surtout de quelques grains de sel, (le poivre ne serait pas de trop non plus).

Rien qui enivre comme une salle de bal, avec ces illuminations, ces toilettes, la musique entraînante et les murmures admirateurs qui courent dans l'air parfumé !... Eblouies, on se croit reine des cœurs et, sceptre en mains, on veut régner encore au lendemain... Proche est l'heure, souvent, où le trône, à moitié élevé, s'effondre de lui-même et on se retrouve la reine de son roi comme au tirage du gâteau : pour un instant.

Amusons-nous franchement, sans trop se conter fleurette ; dansons avec qui n'est pas en gribouille avec la mesure ; causons, rions, c'est le temps.

Aimons ?... pas trop ! pas trop, ma belle !

* *

Bien dit, Françoise ! Vous avez raison.

Le char urbain est une autre misère à laquelle nous sommes assujettis de par le sans gêne de certains actionnaires égoïstes.

Avec vous, je m'indigne du traitement immérité infligé, ici, à l'homme et à la bête.

Seulement, aimable chroniqueuse de la *Patrie*, vous pectez plutôt contre les conducteurs, tandis que ceux-ci ne sont que les instruments, les Attilas nouveaux dont la compagnie se sert pour flageller impitoyablement.

Pas de portes, pas un simple rideau dans ces

p'tits chars où s'engouffrent vent, pluie, neige et créatures du bon Dieu !

Pas même un paillason ! Comme si on avait visé au grand nombre, accroché aux lanières pendantes—comme dit Françoise—pour réchauffer les pieds du petit nombre cordé sur les banquettes.

Comme ces sardines pressées dont on n'en peut détacher une sans bouleverser les autres, ainsi, y a-t-il remuement, oscillation générale, quand une victime est arrivée à destination. On dirait un pan de mur enlevé à un château de cartes.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? répondait un conducteur, ahuri par les récriminations de la foule. Faut ben qu'y y embarquent ceuse là aussi !

Et il disait vrai. La faute n'est pas la sienne, si la marchandise est trop forte : elle est à ceux qui—par mesquinerie sans doute—ont commandé les colis trop petits.

Ces pauvres chevaux qu'on prétend vouloir ménager en *embarquant* et *debarquant* (sic) les passagers au coin des rues seulement,—croyez-vous, ô miséricordieuse compagne, qu'ils ne vous rendraient pas d'autres actions de grâces si, seulement, vous posiez à leur sabot de ces bons fers cramponnés, à l'épreuve de la glace.

Et, quand ces vaillantes bêtes, fatiguées, à bout de forces, menacent de rester en chemin, que ne leur donnez-vous des compagnons de somme ? Afin, que s'entraïdant, ils vous bénissent... avec le fardeau qu'ils traînent !

Philanthropes, actionnaires, hommes de progrès, donnez au public de Montréal les chars électriques !

Geneviève

UNE BONNE NOUVELLE

Ce n'est pas sans une certaine fierté et une légitime satisfaction que le MONDE ILLUSTRÉ annonce aujourd'hui à ses lecteurs une heureuse nouvelle. Ils ne sauraient manquer de s'en réjouir avec lui, vu qu'il s'agit d'une appréciation publique et distinguée, faite de sa rédaction, dans la personne de l'un de ses collaborateurs, à l'étranger, en France, au pays du bon goût littéraire.

À sa dernière séance, "l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France," dont le siège est à Bordeaux (*), département de la Gironde, en France, a promu au nombre de ses membres, le premier parmi nos compatriotes canadiens-français, M. J. MARIE AMÉDÉE DENAULT, l'un de nos rédacteurs de la première heure et parmi les plus assidus.

Notre nouvel académicien a partagé l'insigne honneur de cette élection—honneur qui doit lui être d'autant plus agréable qu'il était loin de s'y attendre, sans doute, vu la réserve, bien connue, de ses ambitions—avec des candidats aussi marquants que S. Em le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, l'illustre apôtre des esclaves, M. Eugène Dalzac, hommes de lettres et poète français, et M. Antoine Ricard, rédacteur en chef du journal *Le Progrès* de Paris.

"L'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France," est une société de propagande des beaux-arts et de la philanthropie. Les efforts intelligents de ses membres, choisis parmi les nationaux de langue française, dans le monde entier, réalisent de mieux en mieux, depuis plusieurs années, ce programme humanitaire si noble et relevé. Une juste popularité n'a cessé de sourire à "l'Académie Littéraire" là bas, au beau pays de France, où, en 1886, la "Société nationale d'encouragement au bien," lui décernait sa médaille d'or.

Les sociétaires et collaborateurs de "l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France" se recrutent parmi des individualités aussi avantageusement connues que celles de Jean Aicard,

(*) "L'Académie Littéraire, qui s'intéresse vivement au mouvement littéraire français, à travers le monde, se fait adresser régulièrement le MONDE ILLUSTRÉ.

F. Bataille, Marc Bonnefoy, D. Cailly, Jules Claretie, Frs Coppée, Alph. Daudet, Paul Féval, fils, Alfred Gauche, Eug. Godin, Arsène Houssaye, Clovis Hugues, Leconte de Lisle, Catulle Mendès, Roger Milès, Léon de La Morinerie, Gustave Nadaud, Germain Picard, Sully Prudhomme, Jean Richepin, Françoise Sarcey, Armand Sylvestre, Jo-éphin Soulayr, André Thuriot, Auguste Vacquerie—Mesdames Marie Edouard Lenoir, Adèle Chalendar, F. L. Lemaître, Irma Gallet, Miss E. Ehrstone, Antonie Jauffret—les abbés Bergé, Bière, Durand, et bon nombre d'autres qui le cèdent bien moins en mérite qu'en notoriété aux académiciennes et aux académiciens sus-mentionnés.

Il ne nous reste qu'à souhaiter un regain de succès à la savante Académie qui vient d'ouvrir son sein à notre estimé confrère, et à leur offrir nos compliments, à tous deux, de leur bonne fortune réciproque.

J. G. Brossinault

MELLE EUGENIE TESSIER

Mlle Eugénie Tessier, notre jeune cantatrice aveugle qui nous a laissés il y a quelques mois, pour aller demeurer aux Etats-Unis, est maintenant à Albany, où elle chante à la cathédrale de cette ville, église où Mme Albani a fait ses débuts. Dernièrement, le chœur de cette église a donné un concert ; le *Daily Press* d'Albany en donne le rapport suivant bien élogieux pour notre compatriote :

"Le Leland Opera House était bien remplie hier soir (17 janvier), à l'occasion du concert donné par le chœur de la cathédrale. Le programme contenait plusieurs perles musicales. L'orchestre Parlati a fait la partie musicale et son exécution a été splendide. Professeur Dumouchel, organiste, dirigeait le chœur et M. L. M. Maroil en avait la maîtrise. Les différents morceaux du chœur ont été artistiquement exécutés, les voix étaient nuancées et harmonisées de manière à produire un effet plaisant. Mlle Eugénie Tessier, soprano, Mlle Vina Mahan, alto, et M. F. A. Hazen, tenor, ont obtenu un brillant succès. C'était la première apparition, dans un concert, de Mlle Tessier, et tous ceux qui l'ont entendue retiendront comme un agréable souvenir les notes sympathiques et charmantes de cette délicieuse voix de soprano. Elle possède une délicatesse et une douceur telles qu'elle pénètre jusqu'à l'âme, produisant un irrésistible sentiment d'admiration pour la belle voix de la jeune aveugle. Son chant, tel que le gazouillement d'un oiseau, a produit beaucoup d'admiration chez les auditeurs ; ils étaient non seulement charmés, mais *electrisés*. Elle chante avec grâce et aisance, les notes les plus élevées devenant aussi faciles que les notes du plus bas registre, et tout d'une manière à ravir les auditeurs. Des applaudissements nombreux se sont souvent fait entendre, démontrant ainsi l'appréciation de l'auditoire et l'estime dans lequel est tenue Mlle Tessier."

Nous ajouterons un mot pour dire que Mlle Tessier viendra chanter à Montréal, au prochain concert de l'asile Nazareth.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître ; dans les petites ils se montrent tels qu'ils sont.—CHAMPFORT.

O poésie du jeune âge, enchantements des songes enfantins et des naïves crédulités ! Ceux là ne sont point comptés parmi les riches et les puissants de ce monde, qui resteront attachés au charme de l'idéal. Mais nul pouvoir et nulle fortune ne valent la quiétude et la splendeur du paradis de leurs pensées. Dans les ambitions de la vie terrestre, ils ont choisi la meilleure part. Heureux ceux à qui elle n'est point enlevée !—XAVIER MARMIER.



STANCES

Comment ! je suis poète et je n'oserais dire,
De peur que les pervers, les sots puissent en rire,
Que je reconnais Dieu pour le Maître éternel,
Que j'adore son nom, que je le craie et l'aime,
Que j'espère toujours en sa bonté suprême,
Qui daigne à l'homme juste ouvrir son vaste ciel !

Non, non, mortels, jamais le Dieu saint que j'adore,
Et qu'on doit respecter du couchant à l'aurore,
Ne me verra rougir disant son nom si grand !
Avec le jour, la nuit, le feu, les vents, les ondes,
La terre, les cieux bleus, les soleils et les mondes,
Je le dirai toujours,.... et toujours fièrement !

Eh ! pourquoi rougirai-je, enfants vils de la terre,
De celui qui commande aux flots comme au tonnerre ?
Est-ce parce qu'il est le Maître tout puissant,
Celui qui fit l'azur, l'astre, le mont superbe,
L'aigle fier, l'oiseillon qui se cache dans l'herbe,
L'invisible ciron, le lion rugissant ?

Ah ! si dans les déserts, sur les plus vastes cimes,
Au bord des océans, au fond des cieux sublimes,
Il est un être bon, digne de notre amour,
Que c'est bien ce grand Dieu qui remplit l'étendue,
Dont la gloire éternelle est partout répandue,
Et qui d'un seul regard a fait jaillir le jour !

Respectez le, mortels, oh ! gardez-vous d'en rire ;
Car ce n'est pas en vain qu'il m'enflamme, m'inspire,
Et verse dans mon cœur un juste et saint courroux,
Craignez de soulever les flots de sa colère,
Oui, tremblez et baissez votre tête si fière,
Car sa foudre bientôt viendra tonner sur vous !

Albert Fustard

LES CHRYSANTHEMES

(Couronné par l'Académie Clémence-Isaure, de Toulouse)

Il est passé, le bel été, tout rayonnant de soleil.

Les feuilles tombent, une à une, avec un petit bruissement doux et monotone, et forment au pied des arbres d'épais tapis qui frémissent sous nos pas, puis, soulevées par le vent d'automne, elle se livrent à une danse folle et tourbillonnent dans l'air.

Au loin, se fait entendre le cri rauque et sauvage du corbeau, précurseur de l'hiver, que l'aigle bise a chassé des montagnes. Plus de fleurs dans la campagne, plus de chants d'oiseaux dans les bois. Les fauvettes, les hirondelles, les rossignols se sont enfuis bien loin, cherchant un ciel plus clément.

Au jardin, quelques roses, les dernières, frissonnent sous le vent humide et glacé, inclinent leurs corolles pâlies, se flétrissent bientôt, et avec elle s'évanouit le dernier sourire de la belle saison disparue.

Hélas ! est-ce bien fini ? N'y a-t-il vraiment plus de fleurs nulle part ? Faut-il dire adieu à tous ces charmants souvenirs de l'été qui réjouissent nos regards et notre cœur ?

Mais non ! il nous reste une dernière consolation.

Quand les glaïeuls, les roses et les reine marguerites sont fanés, les chrysanthèmes entrouvrent leurs fraîches corolles et répandent leur parfum si subtil et si fin. C'est la dernière parure de la terre qui va s'endormir de son sommeil hivernal ; ce sont les derniers bouquets qui orneront encore nos demeures, lorsque la neige couvrira déjà champs et prairies. En attendant la main qui les cueillera, ils s'épanouissent dans les parterres en grosses touffes blanches, rouge foncé, brun-doré ou jaune-pâle, entremêlés de leur feuillage sombre et rustique, prêt à résister aux frimas.

Chaque année, quand je vois les chrysanthèmes, un vieux souvenir vient hanter mon esprit.

Il y a bien longtemps.... car j'étais jeune alors. La vie me semblait belle comme un chemin fleuri, gaiement ensoleillé. Je n'y avais encore trouvé aucun fruit amer. Je n'avais pas connu mon père, c'est vrai ; mais ma mère était si bonne ; elle l'avait si bien remplacé auprès de moi ! Tendre et prévoyante, elle m'avait éloigné des tentations du monde, elle avait semé dans ma jeune âme de salutaires enseignements, et, à vingt ans, j'avais le cœur pur et neuf comme une jeune fille.

Je passais l'été à la campagne avec ma mère. Heureux et libre, je chassais toute la journée dans le grand parc giboyeux qui entourait notre vieux castel, au pied de la montagne. J'étais dans la campagne, sans souci, n'écoutant que mon caprice ; puis, las de courir, je m'arrêtais dans quelque riant vallon, et là, étendu sur la mousse ou la bruyère, je passais des heures à rêver, en regardant le ciel bleu et les cimes des grands sapins que la brise agitaient doucement.

Cette songerie délicieuse était vague et sans objet. Bientôt, elle devait prendre une forme plus précise, une forme charmante, brune et rieuse.

Elle se nommait Renée ; elle avait seize ans. Je l'avais vue chez ma mère, amie de la sienne. Elle sortait de pension et habitait un château du voisinage. Vive et gracieuse, toujours en mouvement, elle rappelait la bergeronnette. Mon cœur ardent fut aussitôt tout rempli de son image. Je ne vis plus qu'elle au monde ; je l'aimai follement, éperdument, comme on aime à vingt ans, pour la première fois. J'avais toujours présents à l'esprit son joli visage mutin, ses yeux noirs pleins de malice, ses cheveux fins comme de la soie, échappant, rebelles et frisés, au peigne d'écaillé qui devait les retenir.

Je la voyais souvent. Chaque fois, je la trouvais plus charmante ; je sentais ma passion grandir sans cesse, un mot de ces lèvres rouges m'eût fait faire des folies.

Elle me taquinait doucement, sans paraître remarquer mon trouble ; elle me traitait avec une camaraderie quasi fraternelle, qui me ravissait, tout en me faisant désirer plus de tendresse.

L'été passa ainsi, comme un beau rêve. L'automne vint, et ma mère parla de rentrer à Paris. Les parents de Renée avaient projeté un voyage en Italie, où ils emmèneraient leur fille, et leur départ était fixé à dix jours plus tard.

Il fallait donc me résoudre à la quitter ! Cette pensée m'accablait de tristesse. Comment vivre loin d'elle, après avoir pris l'habitude charmante de la voir presque chaque jour ! Que la vie allait me sembler triste et décolorée ! Non, je ne pouvais lui dire adieu sans un mot d'espoir !

Les derniers jours passèrent rapidement. La veille de notre départ, nous allâmes, ma mère et moi, au château de X...., pour prendre congé de nos amis.

Ma bonne mère savait-elle combien mon cœur était serré ? Je l'ignore ; je n'avais pas osé lui avouer que j'aimais Renée.

On nous reçut au milieu des préparatifs de voyage, dans le désordre de malles et de caisses qui précède toujours un départ.

A la campagne, les tête-à-tête sont aisés. Je ne sais comment cela se fit, mais un quart d'heure après, je me promenais avec Renée dans une allée du parc.

C'était une des dernières belles journées de cette tiède arrière saison que l'on nomme l'été de la Saint Martin. Le soleil brillait encore ; le ciel était bleu ; un léger brouillard, pareil à un voile de gaz blanc impalpable, flottait dans l'air, et les fils de la Vierge passaient devant nos yeux, s'envolant au hasard dans l'azur pâli. De tous côtés, autour de nous, les chrysanthèmes s'épanouissaient en gros bouquets.

Nous marchions côte à côte, mais nous ne parlions guère. J'avais le cœur serré ; elle-même semblait avoir perdu sa gaieté accoutumée. Je me répétais avec amertume que je ne la verrais pas pendant plusieurs mois, qu'elle allait peut-être m'oublier, qu'un autre lui semblerait plus digne de son amour, qu'elle serait perdue à jamais pour moi ! Toutes ces affreuses pensées remplissaient

mon cœur d'une telle angoisse que, n'y tenant plus :

— Oh ! Renée, m'écriai-je, faut-il donc nous quitter ? Ah ! cette pensée me déchire le cœur ! Si vous saviez.... Renée, je ne puis vous quitter ainsi ; vous ne savez donc pas que je vous aime ?

Elle rougit et ne répondit pas.

— Non, repris-je avec un ardeur croissante, nous ne pouvons nous séparer sans que vous m'ayez donné quelque espoir. Oh ! dites, ne pouvez-vous m'aimer un peu ?

Elle reprit tout à coup sa mutinerie habituelle. Un ravissant sourire éclaira son visage encore tout rose, et, relevant la tête :

— Pourquoi pas ? dit-elle simplement.

— Oui ! vous dites oui ! Oh ! promettez-moi de n'être qu'à moi seul, Renée, d'être la compagne de ma vie, ma femme bien-aimée !

Elle me regarda avec une gravité candide ; malgré sa jeunesse et son insouciance, elle avait beaucoup de raison.

— Votre femme ? oui ; mais plus tard ; nous sommes trop jeunes ; nos parents n'y consentiraient pas encore. Attendons.

— Attendre ! Pourquoi ? Oh ! non, soyons heureux tout de suite !

— Nous avons le temps. Maintenant, je vous assure que mes parents ne voudraient pas, et votre mère non plus.

— Vous avez raison. Hélas ! attendons, puisqu'il le faut. Mais, sans en parler encore, promettons-nous de nous marier plus tard, et puis, donnez-moi quelque chose qui me rappelle ce jour, un souvenir de vous.... une fleur....

— C'est cela. Tenez, coupez une branche de ces chrysanthèmes blancs pour moi ; j'en couperai une pour vous. Chacun gardera pieusement la sienne : ce sera notre bague de fiançailles.

Nous échangeâmes alors ces fleurs qui, dans leur blancheur parfumée, rappelaient la fraîcheur et la pureté de notre amour. Elle cacha les siennes dans son corsage ; je serrai les miennes dans mon portefeuille ; puis, timidement, je mis sur son front le premier baiser.

— A moi pour toujours ! murmurai-je.

— Pour toujours ! répéta-t-elle gravement.

* *

Bien des années ont passé depuis, et le gage virginal de notre amour n'a point été échangé en vain. Renée est devenue ma femme ; elle a partagé mes joies et mes douleurs. La jeune fille rieuse et charmante est une grand-mère en cheveux blancs, mais son visage, comme son esprit, a gardé une douce sérénité.

Et quand l'automne revient, avec ses chrysanthèmes, la petite table de Renée, à sa place favorite, se pare d'un grand bouquet, blanc comme celui d'une fiancée, et, au milieu de ses petits-enfants, l'aïeule se rappelle et sourit.

Jean Rival

Paris, 1892.

FÊTES D'ALSACE

LES CHIBÉS

C'est la veille du carnaval que se célébrait, là-bas, à Abschwiler, dans ce joli coin sauvage de l'ancien comté de Dabo, l'antique et curieuse réjouissance des "chibés."

Elle m'est toujours restée devant les yeux, avec ses coutumes si originales, et c'est un de mes plus anciens et de mes plus chers souvenirs d'enfance que je vais vous conter.

Le samedi donc avant le carnaval, tout le village attend avec impatience la tombée de la nuit.

— Nous allons apprendre du nouveau, se disent les bonnes femmes, sur le seuil de leurs maisons, avec de petits clignements d'yeux entendus.... Nous verrons si ce qu'on raconte sur un tel ou une telle est vrai....

Les "chibés," il faut vous le dire avant d'aller

plus loin, sont ce qu'on pourrait appeler la fête des mauvaises langues. C'est alors qu'on apprend les fiançailles et les promesses de mariage, restées jusque là à l'état de secret, du moins on le pense, puisque tout se découvrira dans un instant.

Alors, dès que la nuit est tombée et que les grands sapins de la côte, tout recouverts de neige, découpent sur l'horizon leurs silhouettes fantastiques, on s'en va par petits groupes à travers les chenevières, jusqu'à la roche des "chibés."

On se cache dans les broussailles, car le froid est très vif et de grands coups de vent sifflent dans les arbres avec des bruits sinistres, tandis que tout le monde attend avec impatience.

Sur la roche qui s'avance toute noire, au milieu des sapins, un petit feu de ronces et de bruyères brille dans la nuit, et des ombres vont et viennent, comme des lutins des légendes et des contes d'autrefois.

Puis, sur le coup de neuf heures à la vieille horloge de l'église, vous voyez tout à coup sur la roche comme une grande roue de feu, de six à huit pouces, qui s'agit au bout d'une perche qui tourne, qui tourne et qui file tout à coup comme une étoile qui traverserait l'espace, avec une grande courbe vertigineuse.

De ce même instant, la voix traînante du "hardier" (car c'est presque toujours lui qui préside à ces importantes fonctions), se fait entendre au-dessus des grands éclats du vent furieux :

—Chibé !... Chibé !... Va à gauche ; va à droite ; élève-toi tout droit en l'air... tandis que des pétards et des coups de pistolet se succèdent sur la roche et que la clarinette de Piffier Karl, le célèbre ménestrier de nos montagnes, nasille quelq'air naïf de sa composition.

Alors la voix du hardier s'élève de nouveau, plus forte et plus pénétrante, et il annonce le prochain mariage d'un tel avec une telle...

—Non, non, ce n'est pas vrai, crient les parties en cause, du fond des broussailles...

Aussitôt des éclats de rire partent de tous les coins, au bas de la colline... Puis un nouveau chibé s'envole avec un crépitement de fusée et cela continue ainsi, bien avant dans la nuit, jusqu'à la proclamation du mariage du "diable avec sa grand'mère," qui clôture dignement cette fête étrange.

Chacun après cela se hâte d'aller dormir, tandis que les garçons parcourent le village avec des tisons enflammés à la main ; que les derniers coups de pistolet ébranlent les échos lointains de la montagne et que la clarinette du vieux Piffier Karl, mise en verve par tout ce bruit, égrène l'une après l'autre, les interminables valse de son inépuisable répertoire...

Et voilà, mes chers amis, ce que je me représentais l'autre soir, au coin de mon feu, avec un retour mélancolique sur toutes ces choses de notre enfance, qui s'enfoncent bien loin dans la nuit de nos souvenirs, dans cette nuit, lumineuse comme celle des "chibés," qui sera toujours n'est-ce pas, la meilleure et la seule partie vraiment heureuse de notre vie...

J. B. Chabrian

NOTES & FAITS



L'autre jour, je me promenais sur le boulevard des Italiens, d'Ottawa, avec un chaud partisan libéral. Ce dernier, comme de juste, me parlait des événements politiques de Québec.

—Et dire que tout le ministère était "Mercier" !!!

—Oui, lui répondis-je, aujourd'hui il s'est fait "tout remercié." —TOUCHATOUT.

DÉCOUVERTE D'UNE VILLE

On vient de découvrir en Asie, dans le massif des monts Celestes (Tian Chan) et sur la rive N.-E. du grand lac Issyk Koul (altitude 1615 mètres) les vestiges d'une ville submergée. Cette cité asiatique, Tchigou, au centre des peuplades tartares et mongoles, était habitée deux siècles avant notre ère par les *Oucouni*, tribu aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Des dragages ont permis de recueillir en quantité considérable des briques cuites, des poteries, des os humains et des crânes.

Les vestiges recueillis ont été déposés au musée archéologique de Tomsk.

* * * *

LES LECTURES

Un assez brave homme, grand lecteur de livres frivoles, était un jour gourmandé par sa femme sur cette habitude.

—Que tu es bonne de t'inquiéter de ce sujet ! finit-il par dire à sa femme. Quel mal veux-tu que cela me fasse ? *J'oublie aussitôt après avoir lu.*

—Papa, lui dit sa fille, qui était présente à la conversation, qu'avons-nous mangé dimanche ?

Le père, étonné, ne savait que répondre à cette question imprévue, et finit par dire qu'il ne se le rappelait pas du tout.

—Eh bien ! oui, papa, s'écria la jeune fille avec finesse, vous ne vous en souvenez pas, et cependant cela vous a nourri.

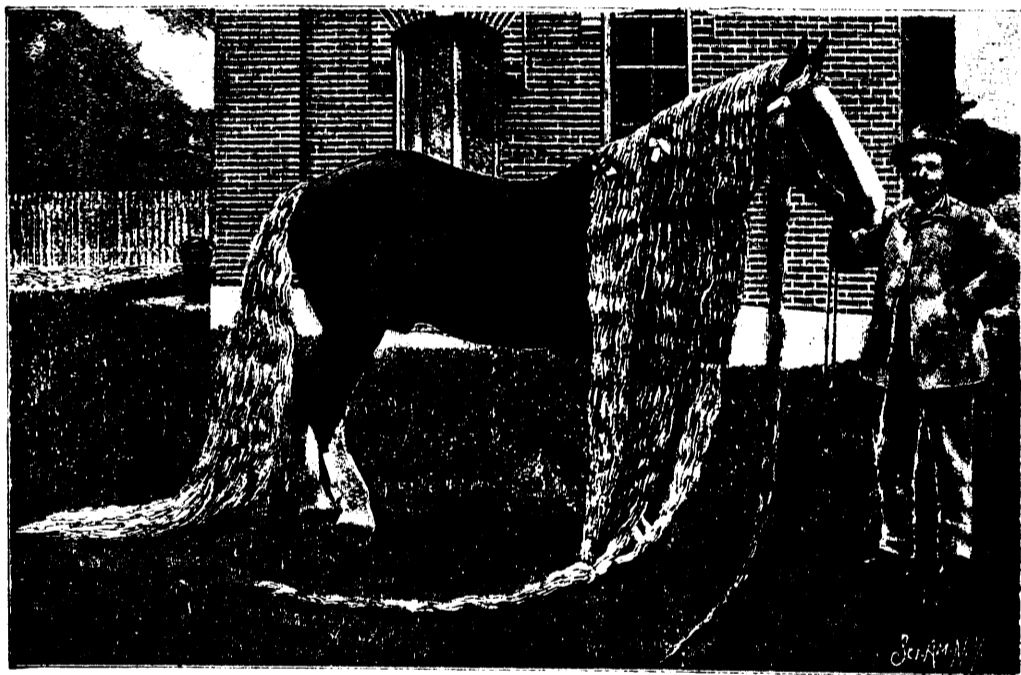
Cette réplique si simple fit sourire le père. Il embrassa sa fille, et désormais il renonça à ses lectures futiles et dangereuses.

* * * *

CURIEX PROJET DE CIMETIÈRE

L'imagination du roi Henri III—lisons-nous dans le *Musée des Familles*—se récréait assez souvent de façon fort lugubre : au deuil de la princesse de Condé, qu'il avait passionnément aimée, il fit peindre de petites têtes de mort sur les aiguillettes de ses habits et sur les rubans de ses souliers ; à la mort de sa mère, Catherine de Médicis, il ordonna de détendre tous les appartements du château de Blois, où il était alors, et il les fit peindre en noir semé de larmes. Il avait conçu un projet bien singulier : c'était de percer dans le bois de Boulogne six allées, qui auraient abouti au même centre ; il aurait fait élever dans ce centre un magnifique mausolée pour y déposer son cœur et ceux des rois ses successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit se serait fait bâtir un tombeau de marbre, avec sa statue ; et ces tombeaux, le long des allées, auraient été séparés les uns des autres par un petit espace planté d'ifs taillés de différentes manières. "Dans cent ans, disait-il, ce sera une promenade bien amusante ; il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce bois."

ACCROISSEMENT PRODIGIEUX DU CRIN DANS LA QUEUE ET LA CRINIÈRE D'UN CHEVAL



Le cheval que représente notre gravure est un très bel animal, particulièrement remarquable par les développements extraordinaires qu'a pris le crin de sa queue et de sa crinière.

C'est un étalon percheron, haut de seize mains ; il pèse 1,436 livres et est de couleur chataigne : la crinière et la queue gardant la même nuance. Il appartient à des propriétaires du comté Marion, en Oregón, Etats Unis.

Sa crinière est longue de quatorze pieds, la tresse frontale de neuf et sa queue de douze pieds. Étendues dans leurs pleines dimensions, elles offrent un coup d'œil du plus charmant effet, avec leurs tresses de crins brillants.

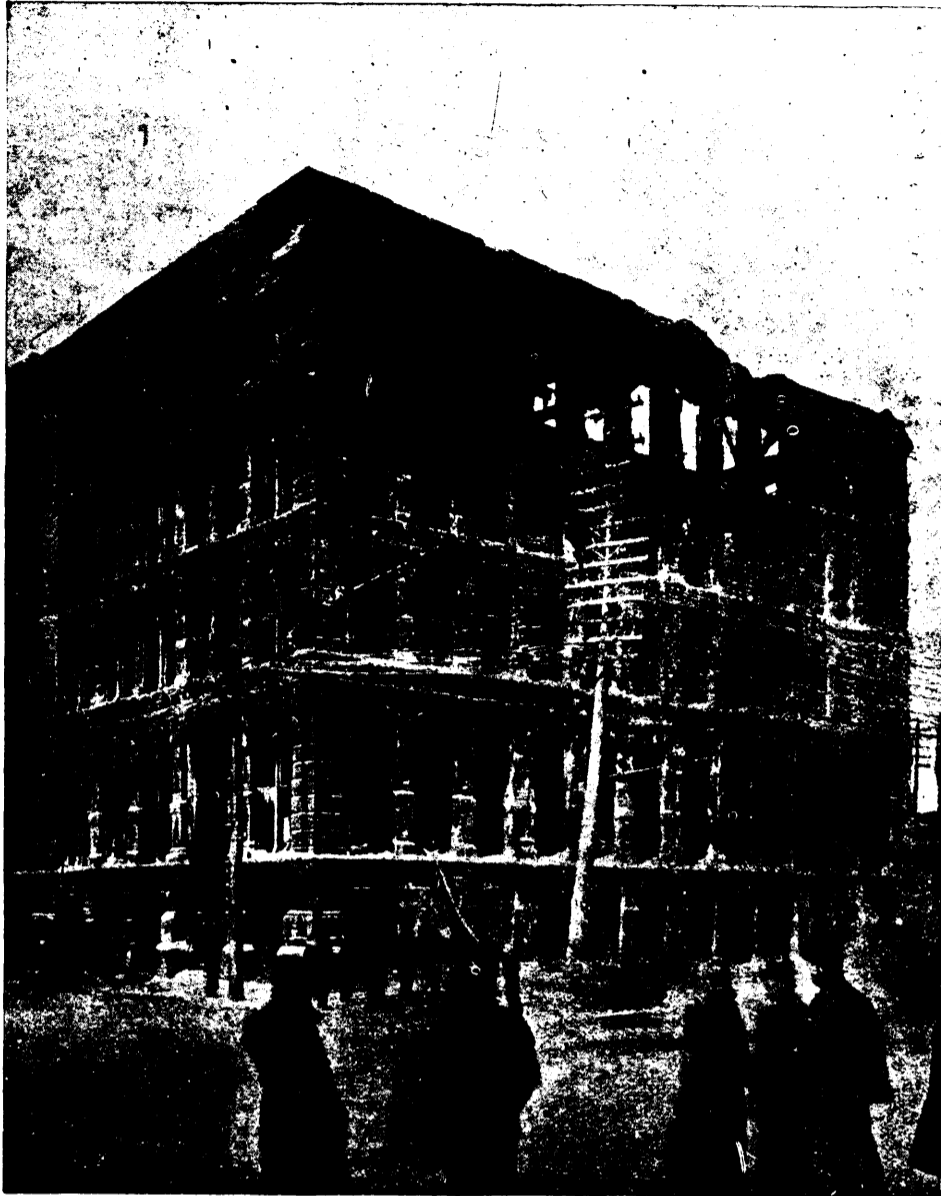
Cette crinière magnifique est l'objet des soins les plus minutieux. On la lave à l'eau froide, évitant d'y appliquer aucune composition.

Avant de le loger dans son écurie, on peigne, avec précaution, son crin, qu'on divise ensuite en plusieurs nattes épaisses. La seule crinière en forme quatre. Chaque natte, après cela, est attachée à environ six pouces de son extrémité inférieure, soigneusement roulée jusqu'en haut et logée en un sac. Cinq sacs semblables sont nécessaires pour la tresse frontale et celles de la crinière seulement.

C'est dans le même accoutrement qu'on le sort pour l'exercice : ce qui se pratique chaque jour dans un rond spécial, ou en pleine campagne, sous la selle. Dans ce dernier cas, on lui jette sur le dos une couverture ou draperie quelconque, afin de dissimuler les mauvais effets de tous ces sacs suspendus.

La santé de ce bel animal, dit notre confrère du *Scientific American*, est traitée aux petits soins. Les propriétaires ne voudraient pas permettre qu'on le conduise au premier étage d'aucun bâtiment, par crainte d'accident.

Dans le cours des deux années dernières, la queue et la crinière de ce cheval peu ordinaire, ont gagné en longueur environ deux pieds.



MONTREAL.—LE GRAND INCENDIE DU 20 JANVIER AU SQUARE VICTORIA : LES RUINES
Photographie B. Chalifou—Photogravure Armstrong

LE NOUVEAU MAIRE D'OTTAWA (Voir gravure)

Les Canadiens-Français de la capitale sont en liesse. Il y a de quoi, car, pour la première fois depuis 1882, ils ont eu le plaisir d'être à la haute dignité de premier magistrat de la ville, l'un des leurs, dans la personne de M. Olivier Durocher.

A cette occasion, j'ai cru devoir orner la galerie du MONDE ILLUSTRÉ du portrait du nouveau maire d'Ottawa, en y ajoutant, à la hâte, quelques notes sur sa carrière municipale.

* *

M. Olivier Durocher naquit à St-Antoine, près de la rivière Chambly, district de Richelieu, P.Q., le 3 janvier 1844.

Son père étant décédé lorsqu'il n'avait encore que dix ans, madame Durocher se retira à Longueuil, où le jeune homme suivit les cours d'une école locale, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans. C'est de là qu'il partit pour aller se fixer à Verchères où il se livra à l'apprentissage de la cordonnerie.

En 1861, il vint s'établir à Ottawa. Plus tard, en 1866, il épousa mademoiselle Virginie Noël, la maîtresse actuelle, et ouvrit, à son compte personnel, un magasin de chaussures qui occupe encore aujourd'hui une place importante dans le commerce canadien de la capitale.

Le succès ayant couronné ses entreprises, grâce à son énergie doublée d'un incessant labeur, M. Durocher se décida, à la demande de ses nombreux amis, à entrer dans la carrière municipale. Là encore, la chance lui sourit et il eut le plaisir

d'être élu chaque fois qu'il sollicita les suffrages des électeurs municipaux d'Ottawa.

Son Honneur le Maire Durocher représenta le quartier By, en 1874, mais, à la fin de son terme d'office, il ne jugea pas à propos de se représenter. En 1884, il retourna siéger parmi les Pères de la Cité, comme échevin du quartier Ottawa—quartier auquel il doit son élection à la mairie.—Durant son long séjour au Conseil, il fit partie des importants comités des travaux publics, de l'aqueduc, des marchés et des propriétés. Il fut président de ce dernier, en 1886 et 1887. En 1888, il fut appelé à la présidence du comité du feu et de l'éclairage. C'est à cette même époque qu'il fut candidat pour la mairie, mais il offrit sa résignation quelques jours avant la date fixée pour la votation, s'effaçant en faveur de M. le Dr F.-X. Valade.

Durant son terme d'office, M. le maire Durocher a été très souvent appelé à présider les séances de la Cour de Police, surtout durant les vacances de M. le magistrat O'Gara, qu'il remplaçait de manière à s'attirer les félicitations de tous—si l'on en excepte toutefois les pauvres habitués de la boîte qu'il condamnait invariablement à *two dollars and cost, or eight days*.

Durant les années 1889 et 1890, M. Durocher a occupé la charge de Président de la société Saint Jean Baptiste d'Ottawa. Je puis ajouter que c'est sous son règne que cette société a pu acquitter ses dettes et déposer à son crédit, en banque, un fort joli montant.

Le maire d'Ottawa avait précédemment occupé le fauteuil présidentiel de l'Union Saint Joseph, la plus ancienne société de secours mutuels de la capitale. Lors des noces d'argent de cette asso-

ciation, son digne et zélé président a réussi avec succès dans l'organisation de deux jours de gala comme jamais encore on n'en avait été témoins.

Le dernier maire canadien-français élu à Ottawa a été M. le Dr P. St Jean, en 1882-1883. Depuis cette époque, la population canadienne-française de la capitale avait en vain cherché à faire élire l'un des siens au poste élevé de premier magistrat de la cité.

* *

Afin de bien couronner le triomphe de M. Durocher, quelques-uns de ses intimes se sont réunis à sa résidence l'un de ces soirs derniers et lui ont présenté, en même temps qu'une superbe adresse richement enluminée, un paletot doublé en fourrure et un casque, de grand prix.

La fête, comme bien on le pense, a été splendide, ni plus ni moins, et madame la mairesse ainsi que Mlle Durocher ont fait les honneurs de la réception avec tact et bon goût.

M. Durocher a eu un mot heureux.

—Ah, ça ! dit-il, je croyais que, étant moi-même de la bonne étoffe du pays cela suffisait, mais il paraît qu'il faut aussi un vêtement riche. Les deux sont bons : j'accepte !

Renouvelant un ancien jeu de mots, M. Durocher engageait la brigade du feu à continuer à se distinguer ; il leur dit, en terminant :

—Soyez braves comme César et pompez !

E. Aubé.

NOS GRAVURES

INCENDIE DÉSASTREUX AU SQUARE VICTORIA

Le 20 janvier dernier, vers les huit heures du soir, une alarme générale appelait tout entière la brigade du feu de Montréal. L'élément destructeur venait d'envahir un bloc immense au square Victoria.

Lorsque la première alarme fut donnée, la bâtisse était enveloppée de fumée, et un peu avant l'arrivée des pompiers, les flammes dévoraient tout l'intérieur. Le stock composé de marchandises sèches activait le feu qui était rendu plus difficile à combattre par la forte brise de vent d'ouest qui soufflait alors.

On semble ignorer comment le feu a pris. Les constables Mercier et O'Connell déclarent qu'ils ont passé vis-à-vis l'endroit quelques instants avant que l'alarme ait été sonnée et qu'alors, il n'y avait aucun indice de feu. Environ une heure auparavant les officiers de police avaient vu entrer la balayeuse.

Lors de l'arrivée du premier détachement des pompiers, les flammes avaient fait beaucoup de progrès. Environ dix secondes plus tard toute la bâtisse était enveloppée de flammes. Malgré le froid, la chaleur qui se dégageait de la bâtisse était tellement intense que la neige fondait et inondait les environs. Le chef Benoit, secondé par les sous-chefs Jackson et Beekingham, a soutenu d'une manière admirable les efforts de ses hommes, qui ont prouvé une fois de plus, que Montréal possède une brigade qui ne le cède en rien à aucune de celles des autres grandes villes.

La bâtisse fut inondée par des jets d'eau provenant des bornes fontaines et des pompes à vapeur, sur ses quatre faces. Le magasin de M. Fisher & Fils, situé à côté, a été sauvé ainsi que le clos de bois de MM. Evans & Frère. Le bureau de ces derniers, situé dans le soubassement, a été complètement détruit. Vers dix heures, le toit s'effondrait avec un grand fracas, en lançant au ciel une gerbe d'étincelles. Pendant quelques instants, la lueur faisait pâlir les lampes électriques. Tous les pompiers étaient couverts d'une épaisse couche de glace qui gênait beaucoup leurs mouvements. Les hommes placés dans l'échelle Langevin ont eu surtout à souffrir.

Ce n'est que vers dix heures et demie que le chef Benoit put déclarer que le feu était sous contrôle. La bâtisse, depuis lors, présente un aspect des plus pittoresques.

RÉFLEXIONS

La jolie fille n'en revient pas : elle s'est découvert une rivale ! Et une rivale qui lui vole tous ses charmes, jusques au moindre détail. Elle en veut presque à son miroir. La réflexion fidèle de la glace lui fera-t-elle faire de sérieuses réflexions sur la futilité de tous ces atours, si aisés à copier ? C'est ce que la moue dédaigneuse de la belle ne paraît pas promettre, au contraire. Vilain métier que fait le miroir des jeunes filles.

EN SIBÉRIE

Sont-elles assez tristes ces lugubres visites que font leurs épouses éplorées aux prisonniers sibériens ? Elles ont marché de longues journées ; fait de pénibles étapes ; enduré le froid, la faim avec la fatigue, pour venir porter aux époux un peu de consolation. Souvent elles ont traîné avec elles d'infortunés petits. Et une fois sur les lieux elles ne peuvent voir les prisonniers qu'à travers d'épais grillages ; s'entretenir avec eux autrement que sous la surveillance d'un garde. Oh ! l'exil en Sibérie, le Russe a bien droit de le redouter !

L'ESCLAVAGE AU MAROC

Cette pauvre race noire, ses tyrans musulmans cherchent à lui faire croire encore à un simulacre de justice. Esclave et maltraitée, il semble que cette femme nègre personnifie sa race entière, devant les fidèles du Coran, en face de qui elle comparait. Obtiendra-t-elle, la pauvre, l'équité qu'elle en espère ? Ces faces hypocrites ne semblent pas l'annoncer.

Seule, la doctrine du Christ sait être équitable pour les fils malheureux de Cham.—J. St.-E.

IN MEMORIAM



RAOUL DE MARTIGNY, décédé

Plus de tristesses que de joies, plus de larmes que de sourires, la vie est ainsi faite et pourtant l'homme ne peut s'habituer à cette dure loi d'ici-bas ; il répugne à l'égoïsme humain de s'attarder dans le chemin des larmes, il lui faut la dilatation du cœur et le charme d'une vie sans épreuves ; c'est pourquoi les douleurs les plus cuisantes s'atténuent malgré nous pour ne plus exister qu'à l'état de souvenir. Cependant, malgré cette nouvelle misère de notre nature faible et oublieuse, il est de ces malheurs qui font vibrer dans nos âmes une note dont l'écho triste et plaintif fera toujours tressaillir notre cœur.

L'impitoyable faux de la mort vient de nous en donner une preuve cruelle en enlevant à l'affection et à l'estime de tous mon jeune confrère Raoul de Martigny.

Il nous a quittés pour un monde meilleur, laissant derrière lui le souvenir de ses nobles qualités.

Raoul de Martigny est né en l'année 1867. Sa vie n'est pas accidentée ; après quelques années

d'étude au séminaire de Saint Hyacinthe, il vint terminer son cours classique au collège Sainte-Marie. C'est dans cette dernière maison qu'il se distingua par ses talents, surtout dans l'art oratoire. Deux discours qu'il prononça, l'un à une séance de la classe de rhétorique, et l'autre, lors du jubilé de sa Sainteté Léon XIII, lui valurent les félicitations de l'élite de la société de Mont-réal.

A peine eut-il laissé l'*Alma Mater*, qu'il vint s'unir à la phalange des jeunes gens aspirant aux professions libérales. Il suivit les cours de droit à l'Université Laval et eut l'avantage de faire sa cléricature au bureau de MM. Lacoste & Cie.

Sa courtoisie et ses manières distinguées ne tardèrent pas à lui gagner l'estime de ses professeurs et de ses patrons. Son assiduité surtout lui valut des compliments flatteurs de la part de l'honorable professeur de droit civil. Mais ce qui, naturellement, m'a le plus frappé, pendant les quelques années si courtes, hélas ! que j'ai passées à ses côtés, c'est l'immense popularité dont il a toujours joui parmi ses confrères.

Sa gaieté communicative, ses manières enjouées, son caractère conciliant lui ont toujours gagné tous les cours et lorsque la maladie vint l'arracher violemment à notre affection, tous les regards cherchèrent instinctivement celui qui nous égayait tant par son rire franc et sonore, ses saillies spirituelles, ses refrains gais et entraînants. Hélas ! quelques jours après, au commencement d'une année qui devait le voir revêtir la toge du disciple de Thémis, une tombe s'est entr'ouverte ; dernière demeure de celui que nous avons aimé, elle renferme avec ses restes, tout un long cortège de projets irréalisés et d'espérances déçues.

Qu'une personne au déclin de la vie après avoir payé à la religion et à la société le juste tribut que ces deux grandes institutions attendent de ses efforts, meure, entourée de l'estime et de la reconnaissance de tous ceux qui l'ont connue et appréciée, c'est une loi de la nature sous laquelle il faut courber la tête ; mais qu'un jeune homme à l'aurore de la vie, après avoir à force de travail et d'énergie ouvert à deux battants les portes gardiennes du succès et de la réussite, soit impitoyablement fauché par la grande destructrice de l'humanité, c'est un malheur en face duquel notre cœur se broie et notre âme se révolte.

Nous trouvons cependant une consolation bien douce dans ces paroles de Fénelon :

" Il fallait qu'il mourut à la fleur de l'âge, parce qu'il n'y avait plus que cette mort qui pût ajouter à sa couronne. L'homme lui-même laisse-t-il à une fleur parfaite le temps de s'épanouir ? "

Nos plus sincères condoléances à M. A. L. de Martigny et à sa famille. Qu'il ait l'assurance, que les amis, — et ils s'ont légion — partageront avec lui, le deuil profond, causé par la mort de son fils Raoul, et voueront un culte à sa mémoire chérie.

J. B. B. PRÉVOST.

St-Jérôme, Villa Régina, janvier 1892.

BIBLIOGRAPHIE

Société biographique de France, et Académie littéraire de France. — Une nouvelle médaille-ainsi ne de l'Académie Littéraire et Musicale de France vient d'être frappée. Ceux des Sociétaires qui ne la possèdent pas dans leur médailler sont autorisés à la réclamer, Villa-Marie, à Lormont, et elle leur sera expédiée, franco et recommandée, contre un mandat-poste de 3 fr 50 adressé à la Présidente, Mme Marie-Edouard Lenoir.

Cette société pour la diffusion de la saine littérature, en France et à l'étranger — je pourrais même dire pour le triomphe de l'idéal ! — s'est révélée d'un bénéfice incontestable pour les lettres françaises.

Plus tard, j'aurai l'occasion, j'espère, et le plaisir d'en parler plus longuement à propos du *Biographe*, la charmante revue mensuelle, organe de cette société, revue avec laquelle le MONDE ILLUSTRÉ a l'honneur d'échanger régulièrement et fraternellement.

Il suffit de connaître, ne fut-ce que par corres-

pondance et à la lumière des produits si délicats de sa plume enchantée, l'exquise présidente de la *Société Biographique* et directrice du *Biographe* pour bien comprendre les succès croissants de cette œuvre si belle.

Et puisque je viens de mentionner les écrits de Mme Marie-Edouard Lenoir, je voudrais pouvoir narrer à mes lecteurs les extases où l'on se perd en lisant les *Poèmes du cœur* et autres productions d'une psychologie si noble et pure, dues à ce grand cœur de femme qui a saisi si justement les secrets de tous les cœurs.

Peut-être y reviendrai-je, si les circonstances s'y prêtent. En tous cas, et avant que je ne les préviene, si quelques-uns de mes lecteurs canadiens éprouvaient, à part eux-mêmes et comme par un instinct irrésistible — c'est ce qu'on éprouve au seul titre des œuvres de Mme Lenoir, — le besoin de savourer ces délicatesses infinies, je me fais fort de leur procurer ce plaisir. Il suffirait pour cela d'envoyer au MONDE ILLUSTRÉ, à mon nom, l'adresse du souscripteur avec les montants suivants pour chaque volume, au choix, parmi les ouvrages de Mme Lenoir : *Fleurs de cyprès* : 70c ; *Fleurs éphémères* : \$1 00 ; *Les poèmes du cœur*, trois volumes : deux à 20c, le troisième à 40c ; *Connus et inconnus*, T. I : \$1.20 ; *Quelques miettes de ma table*, T. I : 40c.

Lorsque l'on a goûté un grand bonheur, on voudrait pouvoir le faire partager. C'est le cas pour moi. Lire des ouvrages comme ceux qu'a signés Mme Marie-Edouard Lenoir, c'est pour le cœur encore sensible à l'impression du beau, du pur, du noble, une des meilleures écoles que je sache, de droite formation, non pas seulement littéraire mais morale même.

**

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne sont pas sans se rappeler, je suis sûr, un livre récemment publié à Paris, et dont M. J. B. Chatrian, un de nos collaborateurs distingués, leur a dit beaucoup de bien, tout mérité. J'ai nommé *L'Amour de Jacques*, de Chs. Fuster, un autre de nos correspondants, parmi les plus estimés. Eh ! bien, je ne veux aujourd'hui ajouter qu'un mot aux justes louanges de M. Chatrian : cela couronne le tout. Le livre de M. Fuster a été jugé digne de donner naissance à une pièce dramatique pour l'un des grands théâtres parisiens : paroles de Fuster, musique de Bernède. Après sa traduction en diverses langues, ses dix éditions consécutives, *L'Amour de Jacques* ne pouvait recevoir de consécration plus solennelle. Nous en félicitons chaleureusement notre digne correspondant et ami, M. Chs. Fuster.—J. St E.

NOUVELLES A LA MAIN

Simple question :

—Quelle différence entre un homme conduit au poste et un autre qui s'étrangle en mangeant du poisson ?

—En a pas, les deux sont arrêtés.

**

A la cour d'assises :

Le président. — Misérable, vous avez empoisonné votre belle mère avec du laudanum.

Le prévenu. — Non, je lui ai seulement donné une dose un peu trop forte. Dès lors, on ne peut me poursuivre que pour exercice illégal de la médecine !

**

Dialogues entre vivants :

—A lors la jeune fille qu'on t'offre en légitime mariage, elle a le sac ? ...

—Je te crois, mon bon ! Quatre cent mille francs en espèces.

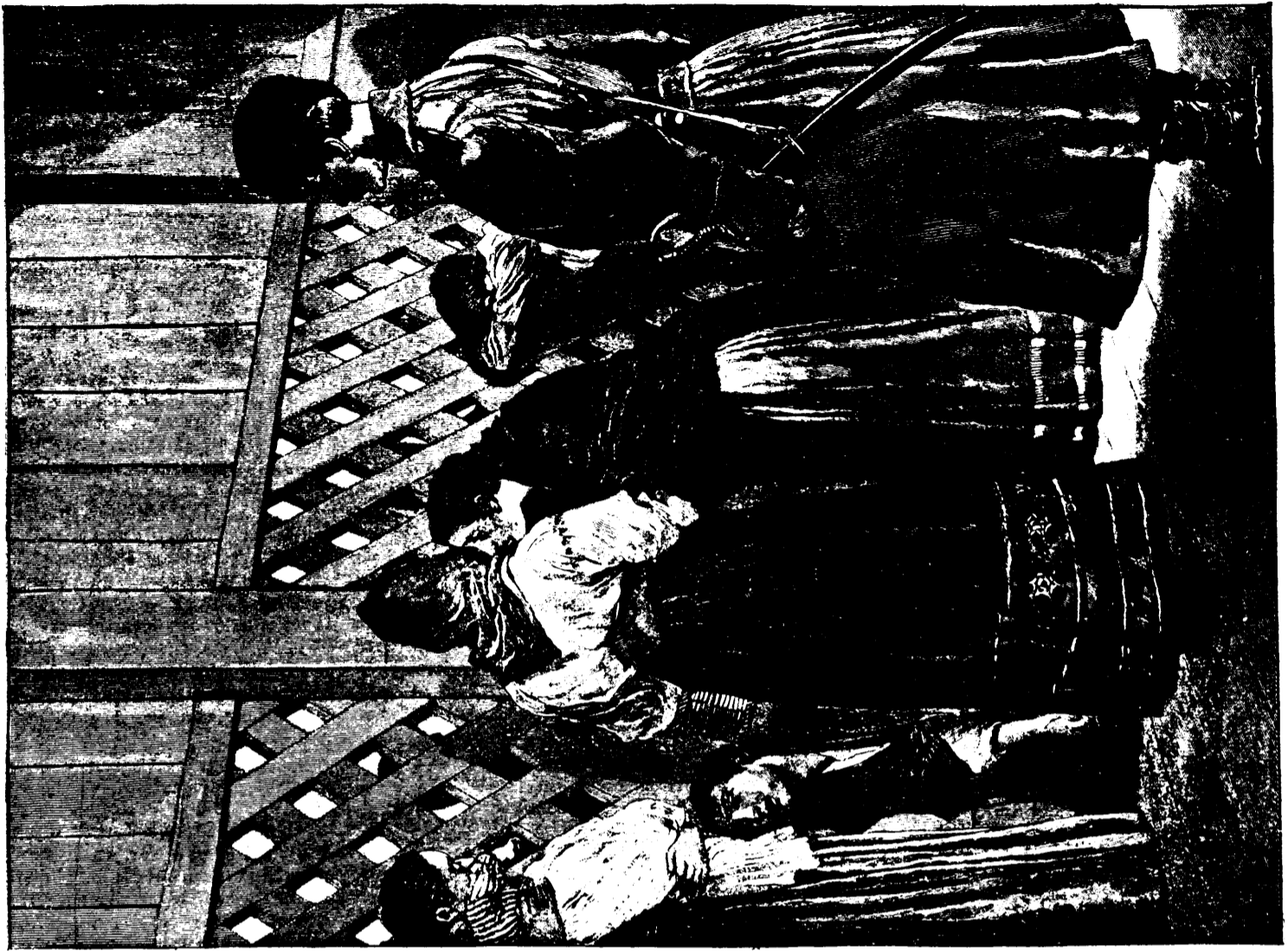
—Fichtre ! Et tu hésiterais, avec une dot pareille ?

—Ah ! c'est que la demoiselle possède encore sa maman.

—Oh ! oh ! une belle-mère ! Je comprends : c'est l'anti-dot !



L'ESCLAVAGE AU MAROC.—UN APPEL AUX JUGES



EN SIBÉRIE.—FEMMES VISITANT LA PRISON D'IRKUTSK



BEAUX-ARTS.—R FLEXIONS, TABLEAU DE SCHACHINGER

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

A mesure qu'ils montaient, l'église grandissait, comme si elle eût surgi des entrailles de la terre. D'abord la pointe du clocher, effilée comme une aiguille et surmontée de sa croix de fer, puis sa base avorte encore reposant sur la structure carrée du campanile aux flancs ajourés ; puis la toiture de la grande nef, puis celles des nefs latérales, s'allongeant à leurs yeux, comme de grandes tentes, presque à fleur de terre ; puis les cintres des vitraux, le haut du porche, puis le bas des portes, le Perron, la dernière marche, et enfin ils purent embrasser d'un seul regard cette église robuste et gracieuse à la fois sous son vêtement de briques rouges et son capuchon d'ardoises noires, fièrement campée sur le sommet de la colline comme une sentinelle avancée dressant dans les airs sur la pointe de sa baïonnette étincelante l'étendard de la foi et le signe du ralliement et du salut.

À côté, une maison de bonne apparence, presque coquette, avec un jardinet soigneusement cultivé et entouré d'une barrière en bois blanchie à la chaux. C'est le presbytère. À droite, sur le flanc d'une pente douce toute gazonnée, le fourmillement d'une foule bigarrée autour de larges tentes de toile blanche, couvertes de branches vertes. La route qui longe ce champ de foire improvisée est bordée sur une longue distance d'une double haie de voitures dont les chevaux sont attachés aux barrières, tandis que d'autres circulent au milieu dans un mouvement incessant de va-et-vient.

De tous côtés le regard se repose sur un paysage délicieux. De longs sillons de pommes de terre et de larges nappes d'avoine verdoyante descendent dans la vallée, attirées par la fraîcheur de l'eau. Au fond de la vallée, la rivière étale aux rayons du soleil sa surface claire et polie comme un miroir. Plus loin, elle disparaît tout à coup, masquée par un boquet d'arbres, pour reparaître ensuite dans une longue ligne sinuose souvent interrompue, qui va se perdre enfin dans le lointain. Partout c'est un éparpillement de couleurs tels que n'en ont jamais rêvé ni les peintres ni les poètes. On dirait une gigantesque palette réunissant dans une parfaite harmonie toutes les nuances imaginables du vert, avec ça et là, pour former contraste, les longues raies rouges et roses des chemins, les lignes grises des barrières se croisant en damier, les taches blanches et noires des troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, paissant dans les pâturages.

Tel était le splendide panorama qui se déroulait devant les yeux d'Henri et de Marguerite. Ils s'y arrachèrent pour entrer dans le champ de foire. La première chose qui attira leur attention fut un manège de chevaux de bois, s'il est permis de s'exprimer ainsi, car les chevaux y brillaient par leur absence. À leur place étaient des sièges de bois, suspendus par des tiges de fer, attachés tout autour d'un grand cercle relié par des rayons obliques au pivot central. Cette machine, d'une construction toute primitive, tournait tant bien que mal, mûe par un cheval. Ce pauvre cheval, peu habitué sans doute à ce mouvement de rotation, en paraissait tout étourdi, et, dans ses instants d'arrêt, fort courts, contemplant mélancoliquement, à dix pas devant lui, les touffes d'herbes, vertes et vigoureuses, qu'il lui était interdit de broter. Par la moindre musique pour

accompagner ce tournoiement quelque peu monotone, si ce n'est l'écho affaibli des cornemuses criardes jouées là-bas par une demi-douzaine de grands Écossais, en costume national, avec leur toque ornée d'une aigrette, coquettement posée sur l'oreille, leur plaid, et leurs genoux découverts. D'ailleurs les clients ne se faisaient pas prier ; ils abondaient et les sous pleuvaient drûs comme grêle, dans l'escarcelle des directeurs des chevaux de bois. Chaque cheval, ou soi-disant cheval, offrait deux places occupées le plus souvent par un jeune homme et une jeune fille. Henri prenait grand plaisir à les regarder. C'étaient pour la plupart des couples campagnards de cette race éco-saise forte et vigoureuse. Les garçons, bien découplés, avaient ce visage bruni par le grand air et le travail des champs, qui annonce le force et la santé. Les filles, bien prises, à l'œil vif, au pied dégagé, avaient des peaux fines, quelquefois d'une blancheur de lys, avec des pommettes toutes rouges comme des pommes d'api. C'était appétissant à voir. Une fois le signal du départ donné et la machine mise en mouvement, toutes ces physiologies rieuses devenaient plus recueillies et plus attentives. Les filles avaient de brusques sursauts, comme si elles craignaient de tomber. Alors, pour les rassurer, les garçons complaisants s'empressaient de leur passer le bras autour de la taille, et les y maintenaient étroitement enlacées. D'autres se penchaient sur l'épaule de leurs compagnons, pour mieux entendre leurs paroles, ou comme pour y chercher un appui, et, dans le mouvement accéléré de la machine, les cheveux semblaient se mêler. Tous ces manèges de l'amour intéressaient Henri au plus haut degré et intérieurement il soupirait. Que ces jeunes gens étaient donc heureux dans l'expansion naïve de leurs amours ! Que n'eût-il pas donné pour pouvoir, avec Marguerite, en agir comme eux ! Mais à quoi bon y penser ! Il regarda la jeune fille ; il crut voir dans son regard comme une sorte de prière ou d'interrogation. Il n'osa rien dire ; elle non plus, et ils continuèrent leur chemin.

Une salle de danse les arrêta au passage. C'était un plancher fixé sur le gazon et recouvert d'un toit de branches vertes. Deux violons, juchés sur une planche reposant sur deux barils, composaient tout l'orchestre. Les couples, trop nombreux et trop à l'étroit, pouvaient à peine esquiver les quadrilles, se frappant du coude au passage, se bousculant avec de grands éclats de rire. Dans la confusion de la mêlée, les cheveux des filles se détachaient parfois et s'éparpillaient en flots d'or fauve, sur les épaules rebondies. Tous les fronts ruisselaient de sueur ; il fallait les éponger à chaque instant.

Toute cette gaieté commençait à faire mal à Henri. Tant de joie et de bonheur étalés en plein soleil lui semblait une insulte directe à ses chagrins secrets.

— Il fait bien chaud, ici, Marguerite ; vous accepterez sans doute une crème à la glace.

— Certainement, avec plaisir.

Ils entrèrent sous une tente où s'alignaient des tables servies. Presque toutes les places étaient prises, et ils eurent quelque difficulté à en trouver deux situées à côté l'une de l'autre. Là aussi les affaires allaient à merveille. La crème les mit en appétit, ils pensèrent qu'ils rentreraient assez tard à la maison et qu'il valait mieux prendre un lunch. Il y avait là de quoi satisfaire les plus difficiles : toutes sortes de viandes, des monceaux de pâtisseries, tout cela servi par des jeunes filles en tablier blanc, très avenantes, très empressées, quoiqu'un peu embarrassées parfois dans des fonctions toutes nouvelles pour elles.

En sortant du restaurant, ils s'arrêtèrent devant la boutique d'une sorte de charlatan qui débitait son boniment à la foule amassée autour de lui :

— Mesdames et Messieurs, prenez des billets à la grande loterie qui va se tirer tout à l'heure. Ce n'est que cinq sous : une bagatelle, et pour cette bagatelle de cinq sous, vous pouvez gagner une fortune. Non ; n'exagérons pas les choses ; d'ailleurs je dis toujours la vérité. Je dis donc qu'avec un billet de cinq sous, vous pouvez gagner le gros lot ; voyez, cette belle paire de vases qui feront bonne figure sur la cheminée de votre salon ;

ou tout autre lot, dont vous serez pleinement satisfait. Tenez, il ne reste plus que dix billets.

Attendez ! ne parlez pas tous à la fois.

Une voix s'éleva :

— Ici, je les prends vos dix billets.

C'était Henri.

L'homme lui tendit les billets, reçut cinquante sous, puis :

— Mesdames, messieurs, il ne reste plus que dix billets.

Henri ne put s'empêcher d'interrompre en riant :

— Je croyais que vous m'aviez vendu les derniers.

— Je ne vous ai pas dit que je disais toujours la vérité.... comme tous les charlatans naturellement.

— C'est bien, je vois que vous vous acquittez parfaitement de votre rôle. Pour vous encourager, donnez moi encore les dix derniers.

— Parfaitement. C'est comme les cheveux d'Éléonore ; quand il n'y en a plus, il y en a encore. Mesdames et messieurs, il ne reste plus que dix billets.

L'aimable charlatan vendrait encore ses dix derniers billets si une ondée subite ne venait l'interrompre dans ses opérations en dispersant la foule. C'était pitié de voir les femmes aux toilettes claires, les jeunes filles surtout vêtues de robes blanches, chercher vainement un abri sérieux sous un parapluie trop étroit, ou sous le toit rustique des tentes. Bientôt les feuilles laissaient passer l'eau comme à travers un crible. Au bout d'un instant, l'averse cessa de tomber, et les femmes s'éloignèrent à la hâte, marquant fortement l'empreinte de leurs pas dans la terre mouillée, relevant leurs jupes au-dessus de la cheville. Les unes étaient trempées et dégouttantes de pluie, comme un linge sorti de la rivière ; les autres avaient çà et là de larges taches qui tranchaient d'une façon peu agréable sur la blancheur de leur toilette. Quelques chapeaux surtout étaient dans un état pitoyable. Les rubans convertis en chiffons sans lustre et sans consistance, les fleurs, étiolées, s'affaissant languissamment sur leurs tiges, les plumes abattues.

C'était un vrai désastre, dont la plupart, il est vrai, riaient et se consolaient en pensant que la recette de la journée avait été exceptionnellement bonne : ce qui était le point capital.

Alors commença l'exode des voitures dans toutes les directions.

— Partons nous, nous aussi, Marguerite !

— Oui, c'est, je crois, ce que nous avons de mieux à faire. Voyez-vous là-bas ces gros nuages noirs qui nous menacent. Il se serait bien désagréable d'être encore surpris par la pluie. Voyez dans quel état nous sommes.

Et elle montrait le bas de sa robe blanche que le parapluie n'avait pu garantir, tout mouillé, collant aux chevilles.

Pendant les nuages noirs disparurent à l'horizon et le soleil resplendit de nouveau dans le ciel rasséréné. Il s'inclinait de plus en plus vers le couchant ; ses rayons horizontaux ne firent plus bientôt qu'effleurer la cime des pins. Il se couchait, comme un roi dans toute sa magnificence. Le ciel, représentait un océan de lumière, dans lequel flotterait un archipel de nuages d'or, d'émeraude, de pourpre, d'opale, les uns arrondis et festonnés, les autres allongés et effilés ; d'autres, plus petits, semés dans les profondeurs argentines d'une perspective sans fin, comme des fleurs dans une prairie s'étendant à perte de vue.

Henri et Marguerite admiraient silencieusement ce tableau dont les couleurs vives et gaies contrastaient si étrangement avec la mélancolie de leurs pensées. Mais, comme pour prouver qu'il n'y a rien de stable en ce monde, que la douleur succède à la joie, comme les ténèbres à la lumière, l'infortune au bonheur, les teintes du ciel s'affaiblissaient de plus en plus, noyées bientôt par les ombres. C'était une nuit tranquille et sereine. Une brise fraîche soufflait du large. Sans le bruit de leur voiture, Henri et Marguerite l'eussent entendue murmurer à travers le feuillage son hymne nocturne.

A suivre

LOUIS TASSON.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

[MONTRÉAL 6 FEVRIER 1892]

CARMEN

PREMIERE PARTIE

La lettre de Juan Mondégo était écrite en pur espagnol, mais Olivier parlait l'espagnol avec la même facilité que sa langue maternelle.

Il traduisit donc littéralement et rapidement, tout en lisant d'une voix tremblante et basse :

"Lisbonne, du 5 mars, l'an de grâce 1771.

"Monsieur et très honoré patron, je prends la plume pour vous écrire, consterné moi-même par la triste nouvelle que je me vois dans la nécessité de vous transmettre....

"Ayant appris, il y a de cela quelques semaines, que des pêcheurs de la petite ville de Portomouro, dans la Galice, avaient découvert sur la plage, non loin du cap de Saint Adrien, de nombreuses épaves apportées par la marée, et que parmi ces épaves se trouvait le couronnement de poupe d'un grand navire, sur lequel se liaient ces mots, tracés en lettres d'or sur un fond noir :

LE MARSOUIN. — DU HAVRE.

"Ayant appris cela, dis-je, et sachant que ce navire vous appartenait, monsieur et très honoré patron, je n'ai pas cru devoir hésiter à faire le voyage et à me transporter en personne sur les lieux afin de m'y former une certitude et d'y recueillir quelques détails....

"Mes premières informations n'étaient malheureusement que trop exactes.... Le *Marsouin*, pendant l'une des plus effroyables tempêtes dont on se souvienne de mémoire d'homme, est venu se briser sur quelqu'un des formidables écueils qui hérissent les côtes de Portugal, à la hauteur du cap Saint Adrien. Equipage et passagers, tout a péri sans doute, car j'ai acquis la certitude, à la suite d'une enquête minutieuse, qu'on n'avait entendu parler d'aucun sauvetage dans toute l'étendue du littoral.... En outre les vagues ont jeté successivement à la côte quinze cadavres, parmi lesquels se trouvait celui d'une jeune femme.... Les cadavres, défigurés et à demi broyés par le ressac, ont été inhumés en terre sainte. J'ai pensé me conformer d'avance à vos intentions en partageant, entre les curés des paroisses les plus voisines du théâtre présumé de cet effroyable sinistre, le prix de cent messes que ces vénérables ecclésiastiques célébreront pour le repos de l'âme des malheureux naufragés...."

Après avoir achevé cette lecture que Philippe Le Vaillant avait écoutée debout et immobile, Olivier leva les yeux sur son père et fit un mouvement de terreur....

Le visage du vieillard était violemment empourpré ; les veines de ses tempes et celles de son cou se gonflaient ; une congestion cérébrale semblait imminente....

— Mon père !... mon père !... s'écria le jeune homme en s'élançant pour soutenir l'armateur, qu'il croyait voir chanceler.

Philippe l'éloigna doucement et se laissa glisser dans le fauteuil qu'un instant auparavant il venait de quitter. Sa poitrine se souleva avec violence pendant quelques secondes, puis des larmes abondantes jaillirent de ses yeux, et presque en même temps les symptômes alarmants disparurent.

— Ah ! balbutia le vieillard à travers ses sanglots, elles n'étaient point vaines ces inquiétudes qui me dévoraient ! les voilà réalisés, les voilà dépassés mes plus funestes pressentiments !... ils sont morts !... tous !... ils sont morts !... Je ne te reverrai plus en ce monde, mon vieux compagnon, mon seul ami, mon frère ! Je ne te

connaîtrai jamais, chère et malheureuse enfant que j'espérais appeler ma fille !... La mort a tout fauché dans son ample moisson !... Le vieillard et l'enfant, les matelots et le capitaine, elle a tout emporté !...

Et Philippe Le Vaillant pencha sur sa poitrine son visage inondé de pleurs.

Agencouillé auprès de son père, dont il appuyait les mains contre son cœur et contre ses lèvres, Olivier pleurait aussi, mais ses larmes étaient moins amères.

— Mon Dieu ! se disait-il à lui-même, mon Dieu ! vous savez que j'ai accepté le sacrifice.... Je serais allé jusqu'au bout sans une plainte et sans un murmure, mais votre souveraine volonté n'était pas sans doute qu'Annunziata fût ma femme !... Vous avez reçu dans votre sein l'âme de la vierge morte si jeune.... Elle est heureuse.... plus heureuse qu'ici bas.... Elle me pardonnera de mêler à son souvenir la pensée d'un autre amour que j'allais immoler, mais que je n'aurais oublié jamais !... Pauvre Annunziata, tu n'étais que la fiancée de mon nom.... Du haut du ciel où tu vis pour toujours, bénis la fiancée de mon cœur !

— Mon enfant, dit l'armateur d'une voix sourde, donne-moi cette lettre, je veux la relire....

La lettre de Juan Mondégo se trouvait sur le tapis de velours à côté de celle que Philippe avait ouverte, mais n'avait pas encore lue.

Olivier, la vue troublée par les pleurs, prit cette dernière et la tendit à son père en croyant lui présenter celle qui venait de lui être demandée.

L'armateur, pendant quelques secondes, la garda toute ouverte dans sa main sans y jeter les yeux, puis il essaya de lire ; mais à peine avait-il parcouru les premiers mots, avec l'expression d'un étonnement profond, que son regard courut à la signature....

Alors il joignit ses deux mains comme pour une action de grâce, il poussa un cri, il s'élança de son fauteuil en jetant ses bras autour du cou d'Olivier, enfin il donna tous les signes d'une émotion presque joyeuse, que rien au monde ne semblait devoir justifier et même excuser en un pareil moment.

"Est-ce que le coup terrible que vient de lui porter la mort de son vieil ami aurait troublé sa raison !..." se demandait Olivier avec épouvante ; et il l'osait pas interroger son père, dans la crainte d'entendre sortir de sa bouche quelque réponse marquée au coin de la folie !...

Peut-être l'armateur devina-t-il ce qui se passait dans l'esprit de son fils, car il dénoua son étreinte et il lui dit, en lui tendant la lettre :

"Regarde, mon enfant, regarde !..."

Olivier jeta machinalement les yeux sur le papier que lui présentait son père, et à son tour il ne put retenir l'exclamation qui jaillit de ses lèvres.

Au lieu de la signature de Juan Mondégo qu'il s'attendait à trouver au bas de la page, il y voyait, en caractères qui lui semblèrent flamboyants, le nom d'Annunziata !

"Annunziata !... fit-il avec stupeur, Annunziata vivante !..."

— Oui, vivante ! répéta Philippe, sauvée par un miracle sans doute.... et peut-être n'est-elle pas la seule que Dieu ait daigné protéger....

— Vivante !... murmura Olivier presque douloureusement dans son for intérieur. Allons, Dieu le voulait !... ma destinée est inflexible !...

— Ecoute, continua le vieillard, écoute.... Cette lettre bénie, c'est moi-même qui vais te la lire....

Et il commença, debout et radieux, tandis qu'Olivier, qui semblait écrasé, s'était à son tour laissé tomber dans un fauteuil :

"Saint-Nazaire...."

Olivier tressaillit.

"Saint-Nazaire ! balbutia-t-il d'une voix entrecoupée, elle est à Saint-Nazaire !..."

— C'est de là, du moins, qu'est datée sa lettre... Mais pourquoi cet étonnement ?

— Mon père, je vous en prie, continuez...." dit le jeune homme, au lieu de répondre.

L'armateur poursuivit :

"Vous que mon père appelait son frère.... vous qu'il chérissait de toutes les puissances de son noble cœur.... vous qu'il m'a dit d'aimer de cette tendresse profonde et sans bornes que j'a-

vais pour lui.... vous que j'aime déjà, et que bientôt j'aimerai plus encore, je n'ai plus que vous en ce monde.... mon père est mort !... C'est lui qui vous envoie l'orpheline...."

"Pauvre José ! pauvre frère ! murmura le vieillard en s'interrompant et en essayant de nouveau ses larmes qui recommençaient à couler, non, ta fille n'est pas orpheline.... Ne suis-je pas son père aussi, moi ?..."

Puis il reprit :

"Trois jours après avoir fermé les yeux de celui que vous pleurez comme moi.... que nous pleurons ensemble.... j'ai quitté la Havane sur le navire que vous avez eu la généreuse pensée de nous envoyer.... J'emportais pour tout héritage votre admirable lettre, que les lèvres mourantes de mon père balbutiaient encore à sa dernière heure et qui fut la consolation de son agonie....

"Une horrible tempête a brisé le vaisseau.... J'ai survécu seule à tout l'équipage.... Dieu m'a sauvée par un miracle...."

— Ah ! s'écria le vieillard, un miracle !... Je le savais bien !... Que Dieu en soit béni !...

Il continua :

"Après deux longues nuits d'épouvante, deux nuits dont le hideux souvenir troublera longtemps mon sommeil et peuplera mes rêves de fantômes, deux nuits de solitude et d'horreur au milieu des débris et des cadavres, un petit navire français m'a recueillie sur cette pointe de rocher où j'attendais la mort, et d'où le désespoir bannissait l'espérance....

"Ce navire se rendait à Nantes, il m'a déposée dans une bourgade du pays de Bretagne. Cette bourgade s'appelle Saint-Nazaire ; c'est de là que je vous écris. J'aurais voulu le faire plus tôt.... je l'aurais dû ; mais cependant je ne suis pas coupable de ce retard.... et vous allez le voir....

"Les chagrins, les inquiétudes, la terreur et la fatigue m'avaient anéantie.... Le jour même de mon débarquement, la maladie s'empara de moi.... Pour la deuxième fois j'ai failli mourir.... Dieu m'a sauvée par un second miracle, et, pour ce miracle, il s'est servi de la main d'un ange.... Cet ange est une jeune fille.... Je vous envoie son nom pour que vous le bénissiez avec moi.... Cette jeune fille s'appelle Dinorah...."

Au moment où Philippe Le Vaillant prononça ce nom si doux, Olivier fit un mouvement brusque ; il appuya sa main sur le côté gauche de sa poitrine, comme s'il éprouvait au cœur une douleur aiguë ; sa tête d'une pâleur effrayante, se renversa en arrière sur le dossier de son fauteuil, et ses lèvres s'agitèrent, mais sans articuler aucun son.

Au dedans de lui-même il avait prononcé ces trois mots :

"Sauvée par elle !..."

Absorbé tout entier dans sa lecture, et violemment ému, l'armateur n'avait rien remarqué de ce qui venait de se passer sous ses yeux.

"Olivier, mon enfant, s'écria-t-il, n'oublie pas, n'oublie jamais ce nom de Dinorah !

— Soyez tranquille mon père, répondit le jeune homme avec une expression étrange, je ne l'oublierai pas !"

Philippe acheva sa lecture interrompue :

"Maintenant, grâce à Dieu et grâce à l'ange qu'il a mis à mon chevet, je suis hors de tout péril, mais trop faible pour pouvoir affronter immédiatement une traversée nouvelle. Il me faut encore quelques jours de calme et de repos. On vient de m'apprendre qu'un bâtiment caboteur partira du Croisic à la fin de cette semaine, chargé de sel, pour le port du Havre.... je prendrai passage sur ce bâtiment....

"Je ne sais quand cette lettre vous parviendra. Peut-être ne précédera-t-elle que de bien peu de temps mon arrivée... Oh ! combien je voudrais être auprès de vous déjà !... Vous avez tant aimé le père que vous aimerez la fille.... D'ailleurs vous êtes tout pour moi.... N'êtes-vous pas aussi mon père, vous qui, dans cette lettre sainte que j'ai conservée à travers tant de périls, écrivez ceci : Nous ne formerons désormais qu'une même famille....

"Aussi c'est comme une fille que l'orpheline vous salue.... c'est comme une fille qu'elle vous aime....

"ANNUNZIATA."

XXXIII

DE LISBONNE ET DE SAINT-NAZAIRE (suite)

A peine Olivier put-il saisir nettement le sens des dernières phrases de cette lettre, tant la voix de Philippe tremblait en les lisant.

« Sublime enfant ! murmura le vieillard, c'est l'âme et le cœur de son père ! Ah ! tu seras heureux, Olivier ! »

Le jeune homme garda le silence et courba la tête. Était-ce sous le poids de son bonheur ?

A travers les vitres closes on entendit monter dans les airs les vibrations de l'airain sonore.

Philippe Le Vaillant se découvrit.

« Olivier, dit-il, prions Dieu d'accorder le repos et la joie de son paradis à l'âme de don José Roverso, mon vieil ami, et remercions-le d'avoir sauvé des dangers de la mer et de la maladie Annunziata, ta fiancée.

— Oui, mon père, fit Olivier.

— Et en même temps, continua l'armateur, demandons-lui de faire descendre ses bénédictions sur la Bretonne Dinorah.

— Oui, mon père, répondit Olivier pour la seconde fois.

Et tout bas il ajouta :

« Combien je souffre ! Oh ! Dinorah ! »

Nous savons déjà qu'au moment où le *Marsouin* appareillait pour se rendre à la Havane et quitter le port du Havre qu'il ne devait plus revoir, Olivier Le Vaillant ne se trouvait point en Normandie.

Le jeune homme visitait les côtes de cette vieille terre de Bretagne, qui, sous Louis XV, ne pouvait pas encore s'habituer à l'idée d'être province française et regrettait le temps de ses ducs.

Olivier était poète et peintre, poète médiocre, à la vérité, et dessinateur de force moyenne, mais ce double mérite, si limité qu'il fût, n'en était pas moins remarquable chez un millionnaire à une époque où l'aristocratie de naissance et l'aristocratie de fortune abandonnaient dédaigneusement le talent aux pauvres diables.

Olivier voyageait en artiste (qu'on nous passe cette expression qui constitue un flagrant anachronisme de langage, mais qui rend à merveille notre pensée), modestement vêtu ; chaussé de souliers constellés de gros clous ; n'ayant aucun valet à sa suite ; portant pour tout bagage des crayons, du papier blanc et un peu de linge dans un havre sac attaché sur ses épaules en compagnie d'un fusil de chasse ; tenant à la main un bâton solide et ferré d'un bout ; serrant enfin autour de ses reins une ceinture du cuir amplement garnie de pièces d'or, Olivier marchait à petites journées, tantôt à pied, tantôt monté sur quelque'un de ces maigres chevaux bretons, si chétifs en apparence, si vigoureux en réalité.

Il allait vite ou lentement, au gré de sa fantaisie, s'arrêtant ici un jour, là une semaine, selon que les sites pittoresques s'offraient plus ou moins nombreux à ses crayons infatigables. Il s'installait dans des hôtelleries d'une simplicité primitive et il s'y trouvait bien ; parfois il demandait l'hospitalité dans des métairies bien autrement primitives et s'y trouvait mieux encore. Il étudiait les mœurs étranges et les usages du pays ; il traçait des croquis et des vers, et, sacrifiant naïvement à la mode du jour, il dessinait des faunes au milieu des pierres druidiques de Carnac, il peuplait de sylvains et d'amadryades la sombre forêt de Brocéliande, il chantait Eole et le dieu Neptune président aux tempêtes des gouffres de Pen-March, et le char d'Amphitrite glissant parmi les océanides sur les eaux tourmentées de la baie d'Audierne.

Bref, il faisait d'une façon ravissante un ravissant voyage, et, quoiqu'il aimât tendrement son père, ce n'est pas sans une nuance de chagrin qu'il voyait le temps s'écouler avec une invraisemblable rapidité et l'époque approcher où il lui faudrait retourner au Havre auprès du vieil lard qu'une trop longue solitude affligerait sans doute.

Les explorations d'Olivier touchaient d'ailleurs à leur terme. Il avait visité Belle-Ile-en-Mer,

toute palpitante encore des souvenirs des Fouquet, le Croicic, roi des salines, Guérande, bijou féodal, cité du moyen âge conservée intacte comme un objet d'art dans la vitrine d'un collectionneur, le bourg de Batz, où les paludiers et les métayers ressemblent à des seigneurs et les filles à de jeunes reines, il ne lui restait plus qu'à remonter la Loire depuis son embouchure jusqu'à Nantes la ville des ducs.

Une fois Nantes étudiée suffisamment, il regagnerait la Normandie en traversant en ligne directe l'Anjou, le Maine et le Perche.

Pour accomplir ces dernières pérégrinations, Olivier s'accordait à lui-même un dernier laps de trente jours.

Au Pouliguen il prit un canot à deux avirons, et ce canot, louvoyant au milieu des dangereux écueils qu'on appelle le *Baguevaud*, la *Pierre percée*, les *Grands Charpentiers*, le déposa, après une traversée de dix heures, au pied de la jetée de Saint-Nazaire.

Tout d'abord la position pittoresque de cette bourgade enthousiasma le jeune homme. Il s'éprit de ces maisonnettes campées hardiment sur la pointe de ce promontoire aigu qui domine la Loire dans l'endroit où les eaux du fleuve, devenu large comme une mer, se mêlent à celles de l'Océan. Il résolut de reproduire sous tous ses aspects le clocheton gothique de cette petite église dont l'écume des vagues vient battre les vitraux aux heures de tempête.

« Je passerai deux ou trois jours ici », se dit-il en gravissant l'escalier à pic pratiqué sur le flanc de la jetée et qui conduisait droit à la grande rue du village.

Nous disons *village*. Nous savons à merveille qu'aujourd'hui Saint-Nazaire est une ville, et même une ville importante, et nous n'ignorons point quelles magnifiques destinées commerciales l'avenir lui réserve ; seulement, en 1770, personne au monde n'aurait pu deviner ces destinées, et la ville n'était qu'un village.

Cela dit et bien posé dans le but unique de sauvegarder la très chatouilleuse dignité des modernes citadins de Saint-Nazaire, revenons à nos moutons.

Sur la place, en face de l'église, Olivier aperçut une maison de bonne mine, à pignon pointu. Par la porte largement ouverte on voyait briller un grand feu et on entendait un murmure confus de paroles et de clameurs.

Au dessus de la porte, un madrier scellé dans la muraille supportait par de lourds crampons de ser une large plaque de tôle, sur laquelle un pinceau naïf, mais rempli de bonnes intentions, avait peint l'hermine sans tache des armes bretonnes, avec l'illustre et magnifique devise : « *Potius mori quam fœdari !* »

L'hermine, il faut bien le dire, ressemblait à un jeune chat, si tant est cependant qu'elle ressemblât à quelque chose ; mais, nous le répétons, l'artiste indigène avait fait preuve de bon vouloir. Pouvaient-ils lui demander plus ?

Lorsque soufflait le vent, et à Saint-Nazaire le vent souffle d'un bout de l'année à l'autre, l'enseigne que nous venons de décrire se balançait furieusement sur ses crampons avec un vacarme de ferraille dont aucune harmonie imitative ne saurait donner une idée parfaitement exacte.

Fort affamé par l'air vif de la mer, Olivier se réjouit de trouver ainsi tout d'abord une hôtellerie sous sa main ; il franchit le seuil et entra dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui servait à la fois de cuisine et de salle commune.

Cette salle était pleine de matelots appartenant aux équipages de quelques bâtiments caboteurs, de marins de la Loire et de métayers des environs. Tout ce monde, composant la clientèle ordinaire de l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*, mangeait, buvait et jouait, gaiement et surtout bruyamment.

Deux ou trois servantes allaient et venaient avec une activité prodigieuse, distribuant à droite des *pichets* de cidre et des *portions* de viande ou de poisson, et répondant par des *taloches* vigoureusement appliquées aux galantes tentatives des buveurs trop entreprenants dont les mains s'émançaient un peu plus que de raison.

Soufflets et coups de poings donnés de bonne

amitié ne soulevaient d'ailleurs aucune récrimination. Un petit matelot chétif, à qui la *patte* d'une robuste maritorne venait d'accommoder l'*œil gauche au beurre noir*, riait à en perdre la respiration tant il trouvait la chose plaisante.

La maritorne ne riait pas moins. A coup sûr, entre elle et sa victime, quelque tendre sentiment devait exister ; mais ceci ne nous regarde pas.

Sous le manteau de l'immense cheminée, trois crémaillères soutenaient autant de chaudrons de cuivre, noirs au dehors, jaunes et brillant au dedans.

Dans le premier mijotaient les *grous* traditionnels. Le second renfermait de notables tronçons de grondins et d'anguilles de mer, cuisant à gros bouillons. Du troisième enfin s'exhalaient les parfums nourrissants d'une *étuvée* de mouton, entremêlée de petits oignons.

Enfin, pour compléter la nomenclature de ces préparatifs culinaires, disons que sur un large gril crépitaient avec force fumée des tranches de lard et des andouillettes du pays de Vannes.

Dans un coin de la salle se voyait un tonneau de cidre posé sur un chevalot. Un robinet de bois mettait le contenu de ce tonneau en communication directe avec les *pichets* qu'il s'agissait de remplir.

Au milieu de ce mouvement, de ce pêle-mêle, de ce tohu-bohu, maître Le Huédé, propriétaire de l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*, gros petit homme à togue rouge, se promenait d'un air bienveillant et imposant, s'arrêtant auprès de chaque table, disant volontiers son mot, et refusant rarement de trinquer avec un buveur.

Au moment de l'entrée d'Olivier, maître Le Huédé fit quelques pas au-devant de lui, le salua de façon courtoise, et l'examina pendant une ou deux secondes avec curiosité et étonnement. Nous savons que le fils de l'armateur du Havre avait le visage et la tournure d'un gentilhomme, mais que son costume de voyage n'était remarquable que par son extrême simplicité.

L'aubergiste, habitué par état à juger les gens sur l'apparence, ne savait comment concilier cette haute mine avec si mince équipage, et dans quelle catégorie sociale (comme on dirait aujourd'hui) classer le nouveau venu. C'est là le gênait.

Olivier s'aperçut de ce qui se passait dans l'esprit de l'aubergiste, et sourit, mais ne songea pas un seul instant à le tirer d'embarras. Depuis qu'il était au monde le jeune homme avait vu remuer tant d'or et se trouvait si bien blasé sur les avantages et les privilèges de la richesse, qu'il trouvait un singulier plaisir à cacher, aussi souvent qu'il le pouvait, les rayonnements métalliques des millions paternels. En un mot, il cherchait à se faire passer pour pauvre avec la même ardeur que tant d'autres mettent à se faire passer pour riches.

« Que désirez-vous, monsieur ? lui demanda maître Le Huédé.

— Je désire souper et me reposer, mon cher hôte.

— Vous allez être servi tout de suite. Quant à vous reposer, c'est facile. Prendrez-vous une chambre ?

— Oui, si vous en avez une à me donner.

— J'en ai dix. Mais je veux dire : prendrez-vous une chambre pour vous tout seul, ou vous contenterez-vous de la partager avec trois ou quatre de ces braves gens ?

— J'aimerais mieux la solitude.

— C'est que, naturellement, c'est plus cher.

— A combien la solitude ? demanda Olivier.

— A dix sous par jour.

— Je ferai ce sacrifice.

— Gothon, cria maître Le Huédé à l'une des servantes, des draps blancs au numéro 3.

Puis il reprit :

« Passerez-vous plusieurs jours céans, monsieur ? — Deux ou trois probablement, répondit le jeune homme.

— Pour affaires de commerce, sans doute ?

— Mon Dieu, non.

— Vous connaissez quelqu'un à Saint-Nazaire ou dans les environs, je suppose ?

— Personne.

L'aubergiste se gratta la tête ; il avait grande envie de s'écrier :

« Mais alors, si vous ne vous occupez pas de commerce et si vous ne connaissez personne, que diable venez-vous faire ici ? »

Cependant la discrétion l'emporta sur la curiosité. Il s'abstint.

« Mon cher hôte, reprit Olivier, votre conversation est pleine d'intérêt, mais elle ne réjouit que mon esprit et laisse mon estomac parfaitement à jeun. Or je dois vous avouer que je meurs littéralement de faim.

— Venez par là, s'il vous plaît, monsieur... »

Maître Le Huédé conduisit Olivier à l'extrémité de la salle basse, auprès d'une fenêtre qui donnait sur la jetée et sur la mer, et l'installa devant une petite table de chêne que l'usage avait rendue noire comme de l'ébène.

L'hôtelier fit ensuite un signe aux servantes, et, au bout de quelques secondes, plusieurs assiettes de faïence à fleurs étaient posées devant le voyageur, contenant chacune l'un des mets dont nous avons fait plus haut la minutieuse énumération. Un *château* de pain bis et un pot de grès plein de cidre doux que couronnait une mousse blanche et appétissante complétait le festin.

Le pain bis, les grous, le lard grillé, l'andouillette, le grondin cuit dans l'eau de mer, l'étuvée de mouton et le cidre doux semblèrent à Olivier parfaits, délicieux, et mille fois supérieurs aux mets les plus délicats servis sur la table de son père par les soins de l'ex cuisinier du duc d'Anguillon.

Au moment où il achevait son repas, le crépuscule descendait du ciel, et, s'unissant au brouillard qui montait de la Loire, enveloppait Saint-Nazaire dans un voile d'impénétrables ténèbres.

Il ne fallait point songer à visiter au milieu de l'obscurité un pays complètement inconnu. Olivier se fit donc conduire à sa chambre en sortant de table, et, comme il était décidé à ne pas reculer ce jour-là devant les plus folles dépenses, il donna l'ordre d'allumer une *flambée* dans la cheminée, pour combattre victorieusement la double fraîcheur de la nuit et du brouillard.

Bientôt les flammes pétillantes d'un fagot d'épines et de joncs marins éclairèrent la chambre, dont les murailles étaient nues, le plancher à peine équarri, et le plafond coupé de distance en distance par de minces poutrelles auxquelles se suspendaient des quartiers de lard et des morues salées. Deux escabeaux et une petite table composaient tout le mobilier.

Le seul objet de luxe et d'art qui se trouvait dans cette pièce était un grand bénitier en faïence colorée, suspendu à la muraille et portant, fichés dans son godet, trois ou quatre rameaux de buis bénit des Pâques dernières.

Olivier se déshabilla et se coucha en un tour de main. Il plaça sous son oreiller la ceinture qui contenait son argent, il éteignit la mince *chandelle* de suif brut placée dans un chandelier de fer forgé, il ferma les yeux et il s'endormit presque aussitôt, malgré le tapage de la mer qui venait se briser contre le granit de la jetée, et malgré les grincements de la lourde plaque de tôle suspendue précisément sous la fenêtre et secouée par la brise nocturne.

Le lendemain matin, Olivier fut réveillé par les premiers rayons du soleil, qui venaient, comme des flèches d'or, s'égarer jusque sur son lit.

Il se leva ; il courut à la croisée, et il fut enchanté du coup d'œil qui s'offrit à lui. A gauche, la petite église se dessinait en gris, avec ses ogives ses dentelles de pierre et ses gargouilles d'étain, sur un ciel d'un azur éblouissant ; en face, les flots dorés de la Loire immense, que bornaient à l'horizon des prairies d'un vert d'émeraude ; à droite, enfin, et derrière les vigoureux premiers plans de la jetée, l'Océan sans limites étalant ses plaines aux aspects changeants que labourent les vaisseaux et les tempêtes ; et, pour donner la vie à ce splendide panorama, d'innombrables embarcations, petites et grandes, depuis le trois mâts jusqu'au you you, depuis la goélette jusqu'au canot, depuis le brick jusqu'au yacht, se croisaient dans tous les sens, les uns gagnant la haute mer, les autres entrant en rivière pour aller mouiller à Paimboeuf ou à Nantes.

Même pour un habitant du coteau d'Ingouville,

ce spectacle avait sa grandeur incontestable et son mérite incontesté.

Olivier se hâta de s'habiller. Il prit ses crayons et ses livres de croquis, il descendit, et quitta l'hôtellerie en annonçant à maître Le Huédé qu'il reviendrait déjeuner dans deux ou trois heures, ce à quoi il ne manqua pas.

Pendant toute la matinée et toute la journée il dessina. Quant vint le soir, il avait étudié consciencieusement et reproduit fidèlement l'église, la jetée, l'embouchure de la Loire à vol d'oiseau, et deux ou trois vieilles maisons contemporaines d'Anne de Bretagne, surnommée la bonne duchesse.

L'aubergiste, qui l'avait suivi à distance afin de tâcher de découvrir à quel genre d'occupation il se livrait, se sentait plus perplexe et plus indécis que jamais pour classer cet étrange voyageur qui s'asseyait en face d'un antique pignon démantelé et faisait pendant une heure courir son crayon sur le papier... Il supposait cependant que son nouvel hôte pouvait bien être quelque savant architecte, ou géomètre, chargé par l'intendant de la province d'un travail important et mystérieux.

Ce point de vue une fois à peu près admis par maître Le Huédé, Olivier prit à ses yeux des proportions considérables, et il eut soin de lui servir, à souper, une *lubine* pêchée deux heures auparavant par une barque chalutière.

Le jour suivant, Olivier, après avoir terminé de mémoire les croquis commencés d'après nature, s'engagea dans un joli chemin creux qui devait le conduire à de belles masses de verdure situées à faible distance du village, et qu'il avait remarquées depuis la veille sur une petite éminence.

Il fit quelques centaines de pas dans ce chemin, qui devenait de plus en plus étroit et profond à mesure qu'il s'éloignait de Saint-Nazaire, et dont les touffes vigoureuses des bruyères roses et des ajoncs à fleurs d'or couronnaient les pentes gazonnées.

Cet agreste sentier décrivait un coude brusque, et Olivier, après avoir tourné ce coude, put apercevoir un petit tableau tout fait, auquel la main de l'homme et celle de la nature avait également travaillé, et qui ne pouvait manquer de tourner la tête d'un poète et d'un peintre... Or, nous le savons, Olivier était l'un et l'autre.

Ce n'est pas la plume du romancier qu'il nous faudrait en ce moment, nous l'avouons avec une parfaite humilité, c'est le crayon du dessinateur. Nous allons cependant essayer une rapide esquisse, forcément incomplète.

Figurez vous un enclos assez vaste, entièrement gazonné, entouré à la fois par une haie d'aubépines et par une double ceinture de grands chênes ; au lieu de porte, supposez une barrière mobile (qu'en Bretagne on appelle un *échalier*) construite en bois à peine équarri et recouvert par endroits de son écorce moussue. Ça et là, sur le tapis d'herbe fine et douce, semez de beaux pommiers ployant sous le poids de la récolte prochaine. Sous l'ombre d'un poirier deux fois séculaire, et pouvant lutter d'ampleur et de majesté avec un platane gigantesque, regardez ce petit étang plein d'une eau limpide et transparente comme le cristal. Placez dans ce cadre verdoyant une maisonnette de pierres grises et de briques rouges, couverte d'un toit de chaume qui la déborde de tous côtés comme le bonnet fourré d'un vieillard ; faites ruisseler sur ce toit les ravenelles, les liserons, les volubilis ; couvrez à demi les murailles des pousses luxuriantes de la vigne vierge, du chèvrefeuille et des rosiers grimpants étoilés de fleurs et brochant de leurs festons la marge des fenêtres entr'ouvertes...

Jetez à profusion sur cet ensemble les rayons d'un radieux soleil semant çà et là l'herbe verte de points lumineux, et rehaussant d'un trait de feu les vieux troncs ensevelis dans la pénombre ; écoutez le bourdonnement des abeilles butinant parmi les roses entr'ouvertes ; le *cocorico* des poules picotant sur les pelouses ; le nasillement des canards voguant sur le petit étang ; le ronronnement du gros chat jaune et blanc voluptueusement pelotonné sur la fourche d'un pommier ; et dites vous si cette modeste demeure ne vous semble pas l'idéal le plus parfait du Paradis sur la terre.

Tel fut du moins l'avis d'Olivier.

« A quoi bon tant de millions ? se demanda-t-il en devançant le spirituel paradoxe contemporain : *une chaumière et son cœur*. Une femme aimée, deux mille livres de rentes et cette maisonnette, ce serait le bonheur ! »

Et, voulant au moins emporter un souvenir de ce bonheur si simple et en apparence si facile, mais auquel son immense fortune lui défendait d'aspérer, il poussa sans façon l'échalier, il entra dans l'enclos. Il alla s'asseoir sur un monticule de gazon, sous le grand poirier et à côté du petit étang ; il tailla ses crayons, et il se mit à dessiner la chaumière.

Au bout d'une demi-heure de travail son esquisse était achevée, et il commençait à lui donner des valeurs par les oppositions d'ombre et de lumière, tout en s'étonnant de la solitude absolue qui régnait autour de lui et en se demandant avec un sourire s'il n'était point tombé dans les domaines de *la Belle au bois dormant*...

Il venait d'indiquer la demi-teinte projetée par le feuillage touffu des arbres et qui formait un repoussoir à l'angle vigoureusement éclairé de la maisonnette.

Il commençait à étudier l'une des fenêtres, si pittoresque avec son liseré de feuilles vertes se détachant sur les briques rouges.

« Ce dessin sera charmant parce qu'il sera exact, murmura-t-il en jetant les yeux sur son travail ; mais il y manque quelque chose... il faudrait, pour arriver à la perfection, deux figures de femmes, l'une dans l'ombre, entre ces grands arbres, l'autre en pleine lumière, à cette fenêtre, dans cet encadrement de feuillage... Alors j'aurais produit un chef-d'œuvre en me contentant d'être un copiste fidèle... »

Vous souvenez-vous d'un joli conte des *Mille et une nuits*, le *Dormeur éveillé* ?

Olivier se trouva précisément et soudainement dans la situation du héros de ce conte.

Au moment où son regard quittait le dessin presque achevé pour se reporter vers la chaumière, une adorable tête de jeune fille se détachait lumineuse sur le clair obscur de la fenêtre, et une seconde forme, également féminine, apparaissait entre deux arbres à l'endroit précis qu'Olivier venait d'indiquer dans sa pensée une minute auparavant.

« Est-ce que je rêve ? » se demanda-t-il en laissant tomber son crayon.

A suivre

A POINT

Nous disons que notre remède opère une guérison permanente et nous le prouvons comme suit : — « Te onto, Ont. avril 17, 1887. Je veux déclarer que l'Huile Saint-Jacob m'a guéri pour de bon d'un rhumatisme dont je souffrais en 1880. Jamais depuis je n'ai éprouvé de ces douleurs dont j'ai souffert pendant des mois auparavant. J'ai recommandé cette huile à nombre d'amis et je le dis avec plaisir. On ne saurait faire trop d'éloges de ses propriétés curatives. — J. ABRAHAM, agent de passagers, 51, rue York. » Après un essai de 7 ans.

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils. — Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

MEMORIAL NECROLOGIQUE

C'est bien avec raison que l'on dit que la mort frappe à tout âge, les heureux tous comme les malheureux. Nous sommes portés à faire cette réflexion par le vide qui vient d'être créé dans la bonne société de notre ville par la mort prématurée de Mme Horace Dufort (née Mlle Azélie Dubreuil), épouse bien-aimée de M. Horace Dufort, de la maison L. H. Boisseau & Cie, marchands en gros. Mme Dufort est morte dans toute sa jeunesse, avant qu'un an se soit écoulé depuis son mariage.

Tous ceux qui ont eu l'avantage de connaître Mme Dufort, n'ont pas manqué de retrouver chez la regrettée défunte une de ces femmes d'élite qui réunissent chez elles toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Les funérailles de Mme Dufort, décédée le 20 janvier, ont eu lieu le 22. Le deuil était conduit par M. H. Dufort et M. T. Dubreuil, père, et des autres membres de ces deux familles.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM l'échevin R. bert, Ed. Morin, D. Papineau, F. C. Larivière, G. A. Dumont et Chs Meunier

Remarqués dans la suite, MM les échevins Boisseau, Dubuc Rainville, Savigoac, et MM. E. Lavigne, M. Melançon, notaire, Dastules, Blair Gale, Bayard, Pagé, etc.

A l'église Saint-Louis de France, un chœur puissant chanta la messe des morts. Un des vicaires de cette église officia, assisté de deux diacres.

Les restes mortels de Mme Dufort reposent maintenant au cimetière de la Côte-des-Neiges, dans le charnier de la famille Dufort.

Nous offrons aux familles Dufort et Dubreuil, si vivement frappées par la mort d'un de leurs membres les plus chers, l'expression la plus sincère de nos compliments de condoléances.—G. A. D.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genévives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

MERVEILLEUSES PROPRIÉTÉS

Le Vin au Quinquina du Dr Ed. Morin, renferme tous les éléments d'un médicament essentiellement réparateur. Doué d'un goût agréable il peut être avantageusement employé par les personnes bien portantes qui tiennent à conserver leur santé. Il contient toutes les propriétés nécessaires à la reconstruction d'une santé ébranlée, comme au développement de l'enfant jusqu'à la fin de sa croissance sous la forme la plus propre au but proposé, et sans aucune de ces superfluations qui sont surchargées au grand détriment de l'estomac, tant de préparations dites reconstruantes. Aussi grâce à son emploi, l'appétit et la force musculaire se développent rapidement; et peu après la fraîcheur du teint et l'embonpoint se manifestent. S'obtient dans toutes les pharmacies à 50cts et \$1 00 le flacon. Préparé par Dr E. L. Morin & Cie. Pharmaciens en gros. Québec.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *11.45 a.m., 4.15 p.m.
Boston,—9.00 a.m., *8.15 p.m. Toronto—
9.20 a.m., *8.45 p.m.
Déroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
*11.45 a.m.
St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m.
127 50 p.m.
Waterloo 9.00 a.m. 5.40 p.m.
St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00
p.m.
Newport, 9.00 a.m., 5.40 p.m., *8.15 p.m.
Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., 127.50 p.m

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.25 a.m., 3.30 p.m. et 10.00
p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m
Ottawa, 8.50 a.m., 4.40 p.m. 8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 8.40 p.m.
Lachute, St-Andrews, e.c. 8.50 a.m. 4.40
p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3. p.
m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. p.m.—Samedi
1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. s Chars-palais et chars-dortoirs. § Dimanches seulement.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plété, blancs d'avocats, etc. Une petite est sollicitée

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE Co., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
127 rue St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle créée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue, rue St. Louis, Paris (France)

Scientific American Agency for

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200 00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE ST-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

TIRAGES EN FEVRIER 1892 3 et 17

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Early
Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 10 FEVRIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

99 PRIX DE \$100 sont.....	99,000
99 PRIX DE 100 sont.....	99,000

1,131 prix se montant à..... \$1,064,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5 Dixième \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 l'aux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies l'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

"August Flower"

Il existe à Malden, sur DYSPEPSIE l'Hudson, N. Y., un gentilhomme du nom de capitaine A. G. Pareis, qui nous a écrit une lettre dans laquelle il est évident qu'il a pris une décision au sujet de certaines choses. Voici ce qu'il dit :

"Je me suis servi de votre préparation "August Flower" dans ma famille pendant sept à huit ans. Nous l'avons toujours à la maison, et je crois qu'il est le meilleur remède pour l'indigestion et la constipation, dont nous nous soyons jamais servi. Ma femme est atteinte de la dyspepsie et souffre beaucoup après avoir mangé. August Flower fait disparaître ces douleurs. Ma femme me dit souvent quand je vais à la ville : "Nous n'avons plus d'August Flower, tu devrais en acheter une bouteille." Je souffre aussi de l'indigestion et quand je re-

prends quelques dou-
CONSTIPATION leurs, je prends une ou deux cuillerées à thé avant de manger, pendant un jour ou deux, et tous les maux disparaissent.

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
397, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale
107, RUE SAINT-JACQUES
TÉLÉ. Bell 1800 MONTRÉAL

A. BONNIN & G. MANN
Ingénieurs Civils et Architectes
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 13 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

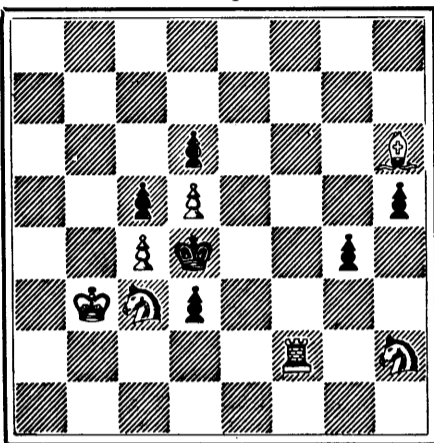
No 37.—QUESTIONS DIFFICILES

1. A qui doit-on le premier dictionnaire français ?
2. A qui doit-on le refrain : "Plus on est de fous, plus on rit ?"
3. Quel nom Jacques Cartier donna-t-il à l'île d'Anticosti lorsqu'il la découvrit ?

No 25.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par C. Eph. Saint-Maurice (âgé de 9 ans), Montréal

Noirs—6 pièces



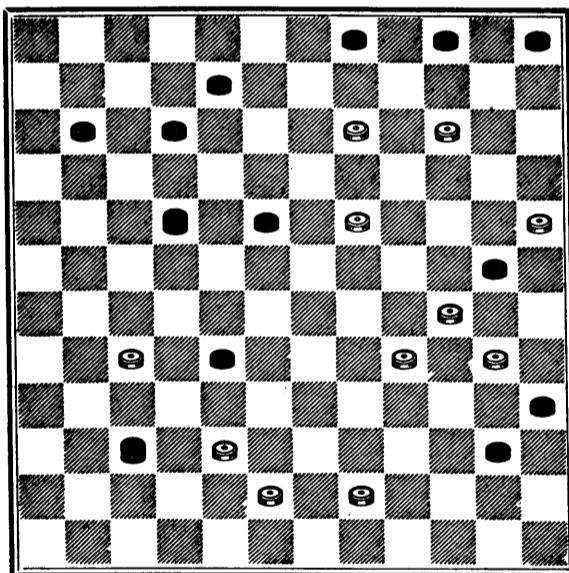
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 25.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—13 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 23

Blancs	Noirs
65 à 69	46 à 33
62 à 57	29 à 38
50 à 45	38 à 51
41 à 35	51 à 29
68 à 62	29 à 68
34 à 28	23 à 34
47 à 40	68 à 15
54 à 48	15 à 65
71 à 60	58 à 47
53 à 42	66 à 64
69 à 71 partie gagnée	
No 24	
51 à 46	37 à 61
46 à 40	43 à 69
40 à 35	69 à 33
35 à 29	28 à 50
1 à 1	19 à 8
29 à 68 partie gagnée.	

SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 23

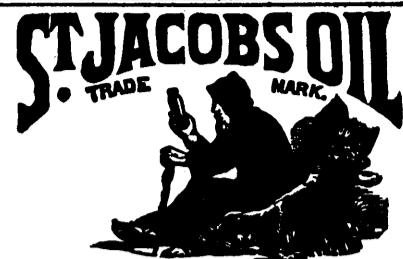
Blancs
1 R 6 D
D pr C, échec et mat
Si : 1 F ou P joue
D ou C, échec et mat.

Solutions justes du problème d'échecs :
N. Duva, Montréal ; J. A. St-Alphonse, St-Jean-Baptiste de Montréal.

Solutions justes des problèmes de dames Nos 23 et 24 : M. F. Vermette, J. A. Bleau, N. Saucie, Montréal ; Un amateur, Ottawa ; F. Girard, Ste-Cunégonde ; Thaddée Brunet, fils, Lachine.

La solution du problème de dames No 23 peut s'abréger en jouant, au 4e temps : 47 à 40, suivi de 34 à 24—53 à 27—71 à 65—69 à 71.

Jeux d'esprit.—Solution du No 36 : Le mot est Tonbeau.
Solutions justes par Mlle I. D. Chagnon, Montréal ; Alf. de la Chaudière, village St-Joseph, Beauce ; E. Dugas, Québec.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 5c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$3. SEND to GREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer !

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1; six flacons, \$5. Valant \$6 le flacon.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

IMMENSES REDUCTIONS
durant notre
Vente Semi-Annuelle
INVENTAIRE

Nous sommes à faire notre inventaire, et nous avons décidé de vendre à de grands sacrifices le surplus de nos marchandises d'hiver.

Réduction dans tous les départements.
FASCINATEUR EN LAINE
couleurs : crème, rose-bleu ciel, bleu marin, grenat, dans les prix de \$1 à \$2, tous réduits à 25c.
Fascinateurs tricotés à la main, valant \$2.50 réduits à 50c.
NUAGES! dans toutes les couleurs. Grand choix à 20c pour cent d'escompte.

JOHN MURPHY & CIE
Sole des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant
Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie.
WM. EDGAR, L. J. SEARSGEAN, Ag. gén. des Pas. Dir. Gén. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savon No 8—Contre les taches de rousse et de masque.
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18— Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35 cents).
ALFRED LIMOGES
Saint Eustache, P.Q.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,953 57
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 89

BUREAU A MONTREAL, 114 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. BOUTE & Cie, Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Ceux qui souffrent de **LA GRIPPE** trouveront la force et une nourriture stimulante dans l'usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

A. R. Bourdeau
Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.
97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



REGULATEUR de la santé de la femme
LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

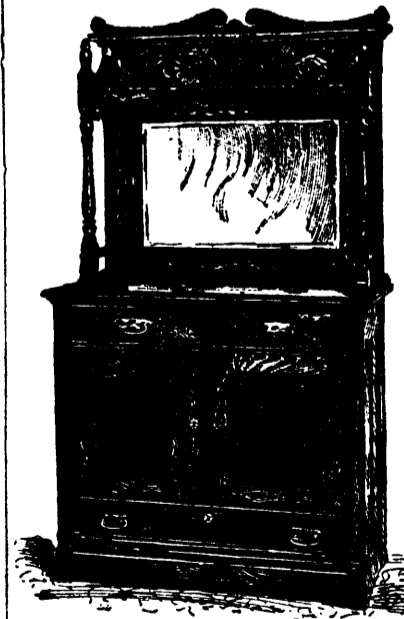
Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAF
OF
Stewart Hartshorn
THE GENUINE
HARTSHORN
Insist upon having the **HARTSHORN**.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND
BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN
Est la plus économique
RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Powell & Co's Newspaper Advertising Bureau (25 Spruce St.), where advertising contracts may be made for NEW YORK.

PIANOS HAZELTON, Krainch & Bach, Fil. CH. E. DOMINION, BERLIN.

et les Orgues
EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.

W. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos
Hazelton, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Le Remède du
PÈRE MATHIEU

Guérit radicalement et promptement
l'**INTEMPÉRANCE** et déracine tout désir
des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

PILULES N° 5011
DU **DR WILLIAMS**
ROSES
OUR
PERSONNES
FAIBLES
Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.
TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.
TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.
LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.
LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**
Brookville, Ont.